



Le chasseur inconnu
suivi de
**Enjeux et effets de la narration au *nous* dans
Une rose pour Emily de William Faulkner**

Mémoire

Jean-Michel Fortier

Maîtrise en études littéraires
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Jean-Michel Fortier, 2013

Résumé

Le projet de création *Le chasseur inconnu* est un roman dont la narration problématique – au *nous* – constitue la principale particularité. Campé dans un village non identifié dont les habitants se réunissent chaque semaine pour débattre de leurs problèmes et pour potiner, ce texte de fiction se déploie grâce aux voix de narrateurs mystérieux et à leur ton parfois aux limites de l'absurde. L'essai réflexif qui suit le roman propose une étude des enjeux et des effets de la narration au *nous* dans la nouvelle *Une rose pour Emily* de William Faulkner.

Abstract

The novel *Le chasseur inconnu*'s most defining characteristic is its narration ; an unnatural *we* narration. The story takes place in an unknown town where villagers meet every week to discuss their problems and to gossip. As the plot unfolds, the mysterious narrators and their absurd voices become increasingly important and stress the narrative peculiarity of the novel. The essay following *Le chasseur inconnu* offers a study of *we* narration in William Faulkner's short story *A Rose for Emily*.

Table des matières

Résumé.....	III
Abstract.....	V
Table des matières	VII
Remerciements	IX
PARTIE I : Le chasseur inconnu	1
CHAPITRE 1.....	5
CHAPITRE 2.....	11
CHAPITRE 3.....	15
CHAPITRE 4.....	21
CHAPITRE 5.....	23
CHAPITRE 6.....	27
CHAPITRE 7.....	31
CHAPITRE 8.....	41
CHAPITRE 9.....	43
CHAPITRE 10.....	47
CHAPITRE 11.....	49
CHAPITRE 12.....	59
CHAPITRE 13.....	61
CHAPITRE 14.....	63
CHAPITRE 15.....	65
CHAPITRE 16.....	69
CHAPITRE 17.....	71
CHAPITRE 18.....	75
CHAPITRE 19.....	77
CHAPITRE 20.....	81
CHAPITRE 21.....	83
CHAPITRE 22.....	87
CHAPITRE 23.....	89
PARTIE II : Enjeux et effets de la narration au <i>nous</i> dans <i>Une rose pour Emily</i> de William Faulkner	93
1. INTRODUCTION	95
2. <i>NOUS</i> : PORTRAIT D'UN NARRATEUR COMPLEXE	99
3. <i>UNE ROSE POUR EMILY</i> : LA COMMUNAUTÉ D'EXCLUSION	105
3.1 Résumé de l'œuvre	105
3.2 Le paria de Jefferson	107
3.3 Miss Emily et nous	109
3.4 <i>Nous</i> , ce n'est pas <i>elle</i>	112
4. CONCLUSION.....	117
4.1 Le <i>nous</i> : comment, pourquoi?	117
4.2 Le chasseur et le narrateur inconnus	119
Bibliographie	123

Remerciements

Je remercie Alain Beaulieu, directeur de maîtrise et professeur de création littéraire qui a cru en mon roman et qui a su, par sa disponibilité, ses conseils et ses encouragements, m'aider à mener ce projet à terme.

Je remercie Cassie Bérard et David Bélanger, lecteurs précieux et sources intarissables d'idées, et Édouard de la Durantaye et Lysandre Jobin, remonteurs de moral professionnels.

J'ai aussi une pensée pour Jean-Noël Pontbriand, Anne Peyrouse et Neil Bissoondath, professeurs de création littéraire qui ont jalonné mon parcours universitaire et qui m'ont guidé, d'une façon ou d'une autre, au *Chasseur inconnu*.

Enfin, merci à mes parents, qui m'ont appris que la lecture et l'écriture sont de nobles occupations.

PARTIE I : Le chasseur inconnu

« Peut-être bien que ce n'était pas difficile à comprendre, mais on ne voulait pas avoir l'air de comprendre ; peut-être bien même qu'on comprenait, mais on faisait comme si on ne comprenait pas [...] »

Charles-Ferdinand Ramuz, *La Grande Peur dans la montagne*

Chapitre 1

Nous nous réunissons une fois par semaine dans la grande salle paroissiale, sous l'église, la salle paroissiale aux murs qui suintent le péché et au plafond bas, comme écrasé par quelque chose de plus gros, et bien sûr la religion ça revient toujours à ça, une histoire de grosseur. Nous nous rencontrons là le jour après celui du Seigneur ; ça nous fait une grande réunion dans l'église, blanche et propre, froide et vaste comme le paradis, le dimanche, et puis une autre petite séance au sous-sol, noir, salaud, chaud comme l'enfer, le lundi. Entre nous, on se dit souvent tout bas qu'on préférerait que la messe se donne aussi dans la salle paroissiale, parce qu'on dort mieux à la chaleur, vous avez sûrement déjà remarqué.

Mais la rencontre du lundi, ce n'est pas le curé qui la mène ; il s'assoit sur une chaise de fer comme un mortel. Le lundi, personne ne règne plus que son voisin, et nous pouvons vous jurer que ça fait du bien, parce qu'entre le boulanger qui se prend pour le maire et le maire qui joue souvent à Dieu, et puis le curé qui a ses contacts et tout, ça nous vaudrait un casse-tête pas possible.

La plupart du temps, personne ne parle avant une bonne demi-heure ; on se frotte la nuque, on regarde par terre et puis au plafond pour faire bonne mesure. Souvent, c'est une femme qui prend la parole la première pour se plaindre de choses et d'autres, comme la semaine dernière, quand Angéline Leblanc a dénoncé le bruit des enfants de Lise Campeau, la coiffeuse, qui laisse toujours sa marmaille mettre un brouhaha pas possible dans la rue jusqu'à des heures indécentes, et qui la relâche le matin avant même que le coq du fermier Donat ait chanté :

- Moi, tout ce qui me préoccupe, c'est la santé des petits. Madame Campeau, on ne peut pas faire dormir ses bébés juste trois, quatre heures par nuit, c'est pas bon pour eux.

Quand la plaignante est une femme vertueuse comme Angéline Leblanc, ça se conclut vite et le vote à main levée parle de lui-même : nous demandons à Madame Campeau de mieux dompter ses enfants, et basta. Le *et basta*, c'est pour faire un peu italien, à la demande de Giorgio Cantarini, le veuf de guerre parce que sa femme est morte ébouillantée en faisant la lessive pendant que lui survivait au front, et d'ailleurs c'est aussi une décision que nous avons entérinée à main levée, celle de toujours conclure par *et basta*. Ça a quelque chose de définitif et d'un peu exotique nous

trouvons, sauf Cantarini, puisque lui parle toujours dans cette langue, et en fait ça nous a pris une mèche avant de comprendre ce qu'il voulait avec son *et basta* parce qu'il ne faisait pas l'effort d'apprendre le français pour nous adresser sa requête. Maintenant, on lui a enseigné quelques rudiments et il peut se débrouiller en société.

Après la première plainte, souvent formulée par une dame droite et pieuse, la glace est brisée, alors nous pouvons tous parler sans gêne. Parfois, un homme se lève et glisse une petite ou grosse annonce, comme le mois dernier, quand Albert Meunier nous a exposé son projet :

- Je vais épouser Blanche Bienvenu.

Elle était absente, la principale intéressée, car alors elle n'avait pas encore soufflé ses dix-huit chandelles et il faut cet âge minimum pour assister à la réunion du lundi ; pas parce qu'on y parle de choses adultes, mais juste parce que sinon Madame Campeau y amènerait ses enfants et il n'y a pas la place pour jouer et courir dans la petite salle, c'est comme ça. C'est aussi une décision que nous avons prise ensemble, celle de la limite d'âge, mais bien sûr nous n'avons pas dit que c'était pour s'éviter les petits Campeau, ça aurait irrité leur mère plus qu'autrement et la rencontre du lundi ne sert pas à irriter les gens ; la messe suffit bien pour ça.

Ensuite, après les annonces viennent les sujets sérieux. Très souvent, c'est le boulanger Michon qui les lance en premier, parce qu'on a beau dire qu'à la rencontre du lundi nous rivalisons tous d'égalité, le boulanger reste le boulanger, et celui-là bavarde et n'en pense jamais moins, toujours plus. Il choisit donc un problème comme ça, un peu au hasard :

- Les chiens errants...

- Le prix de la farine...

- Ruth...

Cette semaine, justement, il discute de Ruth. Ce sujet, nous pourrions le qualifier de récurrent chez lui, probablement parce que le boulanger Michon vit dans la dernière maison de la rue Saint-Ambroise, et que juste après il y a la forêt, et Ruth se tient dans la forêt le plus clair de son temps. On pourrait presque dire qu'elle habite là, mais personne ne sait si on peut dire qu'elle « habite » quelque part, tout ce que nous savons c'est qu'elle est plus vieille que nous et qu'elle parle une drôle de langue. Parfois elle crie, la nuit, dans son dialecte barbare, et alors c'est comme si la forêt entière s'éveillait et appelait au secours, et nous la comprenons, car Ruth n'est pas de tout repos, demandez un peu au boulanger Michon.

- Ruth me vole des miches, je serais prêt à le jurer.

Nous étouffons tous une exclamation parce qu'accuser quelqu'un de vol à la réunion du lundi, ça ne s'est pour ainsi dire jamais fait, sauf la fois où le maire Merteuil a prétendu que la petite Armelle Moche lui piquait les stylos de son bureau et finalement, après enquête, nous nous sommes aperçus qu'en fait les stylos tombaient dans la grille de chauffage sous son bureau et qu'ils fondaient là, et que c'était aussi pour ça que la mairie puait l'encre roussie depuis un temps, mais quoi qu'il en soit, le maire Merteuil a été remercié de ses services parce qu'accuser sans preuve ça ne se fait pas vraiment, enfin ça se fait, mais pas quand on occupe un tel poste. Alors nous avons renvoyé Merteuil qui s'est suicidé peu après, allez savoir si les deux événements étaient liés, et nous avons élu le père d'Armelle, Roger Moche, qui est toujours notre maire ; c'était sans doute un peu pour le dédommager du tort fait à son enfant, parce qu'au fond personne n'aime avoir un Moche pour maire, mais au moins il n'accuse pas les gens à tort et à travers, lui, et puis sa petite fille est heureuse maintenant – à part quand elle proclame à tout le monde qu'elle ne vivra pas au-delà de ses quatorze ans, Dieu sait qui lui a mis une telle idée en tête, à bien y penser nous nous disons que ça pourrait être Ruth, et justement voilà Michon qui continue avec son vol de pain :

- Je prépare mes miches tous les soirs avant de me coucher, vers les neuf heures. Comme ça, le matin, je peux dormir un peu plus, puisqu'il ne me reste plus qu'à les faire cuire avant l'ouverture, à huit heures.

Ça, c'est bien le boulanger, nous pensons, toujours à dormir et à rêvasser à un lit ou à une femme dans un lit, avec sa grosse panse pleine de pâte ; on se dit souvent qu'il doit manger plus de pain qu'il n'en vend et il paraît que la nuit il rote son levain des heures durant, c'est sa voisine la fleuriste qui jure l'avoir entendu un soir de juillet, mais pour le moment Michon continue :

- Depuis deux semaines, je laisse la pâte prendre un peu l'air sur le rebord de ma fenêtre, le soir, entre huit heures et demie et huit heures quarante-cinq. Je me dis que l'air nocturne de mai, ça ne peut pas lui faire de mal. Les pains, faut les aérer quand on peut. Mais j'ai remarqué, hier et aussi vendredi passé, qu'il m'en manquait deux après l'aération. Vous voyez, j'en dépose toujours une douzaine près de la fenêtre, et hier il n'en restait plus que dix quand je suis revenu les prendre.

Nous trouvons son histoire plausible, nous nous demandons s'il a bien compté ses miches avant de les déposer, mais nous abandonnons vite l'idée d'une erreur de sa part ; le boulanger est un homme de chiffres et s'il dit avoir préparé douze boules de

pâte, il n'en a pas préparé dix ; c'est incontestable, il sait compter. Tout de même, l'erreur est humaine, nous ne savons pas trop s'il faudrait évoquer cette éventualité, mais de toute façon Michon repart :

- Ce n'est pas fini. Hier, quand je suis revenu prendre mes miches, à la place des deux qui manquaient, on avait laissé traîner là deux petites écuelles en glaise remplies de fraises des bois.

Maintenant, nous poussons un petit cri de surprise, à l'unisson comme ça, parce que nous savons tous pertinemment qu'il n'y a qu'une personne dans les environs qui confectionne de telles écuelles pour trimballer ses fraises des bois, et cette personne c'est la seule qui ne possède pas de contenants à cueillette en plastique, pas que nous ne lui avons jamais proposé de lui en fournir, mais elle préfère vivre comme ça, à l'indienne nous appelons ça, comme une sauvage, en tout cas la personne dont nous parlons, et vous l'aurez deviné, c'est bien Ruth, que Michon accuse de plus en plus clairement de vol qualifié de miches, et il n'a peut-être pas tort :

- Vous comprenez, c'est comme si elle m'avait payé les pains avec des fraises des bois. Mais le truc, et maintenant je m'adresse à vous, Monsieur le maire et Monsieur le curé, c'est qu'un pain, ça vaut bien plus qu'une poignée de fraises que je peux cueillir en posant le pied en dehors de ma boulangerie. Ce n'est pas comme si c'était un échange honnête.

Nous regardons tous le maire Moche, parce qu'entre lui et le curé, c'est plutôt lui qui peut trancher ces histoires de finances, évidemment ce serait peut-être à un juge de le faire, mais il n'y a pas de juge dans le village, et même s'il y en avait un, qui sait s'il assisterait aux réunions du lundi. Nous nous sommes laissé dire que les juges ne sortaient qu'à des fins professionnelles, qu'ils téléphonaient à leur mère une fois l'an le jour de la Toussaint et c'est tout, alors le maire Moche peut bien décider si Ruth est coupable ou non même si elle n'est pas là pour se défendre ; elle doit être dans la forêt à tramer quelque chose si elle n'est pas en train de cambrioler quelqu'un dans le village, ce qui nous fait penser que nous allons surveiller nos biens de près à partir de maintenant, une voleuse parmi nous on n'aurait jamais cru, et maintenant le maire a l'air prêt à dire quelque chose :

- M-m-mes amis. B-b-boulangier Michon. J-je p-pense que l'accusation sans preuves n'est p-p-pas notre amie. Rappelez-vous m-m-ma fille Armelle et son histoire de stylos.

Nous avons oublié de mentionner que le maire Moche bégaie terriblement, une autre caractéristique en sa défaveur en plus de son nom peu flatteur, en tout cas qui aurait cru qu'un Moche qui bégaie serait un jour maire, sa mère doit être fière, mais écoutons donc ce que le maire trouve encore à raconter :

- Et donc, et-et-et donc, je crois qu'il serait p-p-p-préférable de s'en tenir aux faits. B-boulangier Michon, je vais m'assurer p-p-personnellement qu'une enquête soit menée à propos de ce v-vol de miches. Dès demain.

Le maire Moche n'a pas une poigne de fer, vous l'aurez remarqué ; le maire Merteuil, lui, savait bien mener les choses, malheureusement il reprochait aux enfants de chaparder et c'est un vilain défaut pour un homme politique, tiens voilà que le curé Caron se lève, inhabituel pour lui qui reste souvent assis dans son coin à se gratter le nez :

- Mes enfants, rentrons chez nous. Il ne sert à rien de médire plus longtemps. La nuit portera conseil.

On dirait qu'ils veulent écourter la séance ; nous observons le curé qui sue plus qu'à son habitude, peut-être éprouve-t-il des difficultés de digestion ce soir, ou peut-être encore s'agit-il de ses nerfs, nous n'osons le lui demander ; la santé gastrique d'un saint homme passe probablement par le ciel, mais au moins la réunion ne se sera pas éternisée et nous pouvons rentrer surveiller nos choses, ah oui nous allons ouvrir l'œil à partir de maintenant.

Chapitre 2

Nous, on se rencontre tous les vendredis dans le sous-sol de l'église – le vendredi, parce que c'est le seul soir où tout le monde est chez soi, bien tranquille, assis près du feu. Ils chérissent leurs petites habitudes, dans le village. On tremble toujours un peu à l'idée de se faire prendre. Les lundis, ils tiennent le conseil du village ici, dans la même salle. Ironique, quand même. Eux, qui débattent de leurs petits problèmes, et puis nous...

Le Professeur lève le doigt.

- Confrères, consœurs, bienvenue.

Il dit toujours ça. Ça nous rassure. On sourit.

- Mes enfants, vous avez peut-être assisté au conseil de lundi et entendu les accusations portées contre l'une de vous.

On frémit. Le Professeur triture ses lunettes dorées et mugit :

- Il s'agit d'un acte lâche! Oui, bien lâche! Faible celui qui accuse sans preuves.

Rappelez-vous Merteuil et ses idées folles à propos de la fille d'un de nos membres...

Merteuil, cet idiot. Il l'aura bien payée, sa trahison.

- Lundi passé, oui, ils ont accusé Ruth de vol.

Un frisson de terreur nous parcourt.

- Ruth, une chapardeuse. Non mais vous le croyez, vous?

Il nous regarde avec des yeux coquins et éclate en grandes salves de rire. On se regarde et on ricane doucement. Le Professeur sait comment apaiser notre nervosité.

- Et la meilleure! Qu'est-ce qu'elle est censée avoir volé?

On est suspendus à ses lèvres.

- Du pain! Et encore. Pour être exact, des *miches*!

Il écarte bras et jambes et se dandine sur la scène. Voilà, on n'en peut plus, on rit aux larmes, on se tord, on glousse. Il continue :

- Pouvez-vous me dire ce que Ruth irait trafiquer avec des miches de pain?

On se roule par terre, on tape le sol de nos mains et de nos pieds, bref on se marre royalement.

- Non mais, je vous le demande.

On rit encore et encore, quel sens de l'humour fin!

- Je vous le demande!

On se tient les côtes, on ne voit plus rien tellement on pleure de joie, cette rencontre est déjà un franc succès.

- Je vous le demande, je vous le DEMANDE!

Un claquement sec part de la tribune vers le fond de la salle. On se tourne vers la porte. Un de nos membres, une dame, s'effondre, une balle logée en plein milieu du front. On regarde le Professeur. Il tient un revolver au bout encore fumant.

- J'ai dit : je vous le demande!

Il fulmine. Il déteste qu'on ne lui obéisse pas. Il a posé une question et exigé une réponse. Ce qu'on est bête, ce qu'on a honte. On lève la main, notre bras tremble, on le soutient de l'autre main.

- Oui? Alors?

- Professeur, vous voulez savoir ce que Ruth ferait avec des miches, c'est bien ça?

Notre voix vacille un peu.

Il nous fixe à travers les verres embués de ses petites lunettes dorées. On n'a qu'une chance ; on doit trouver la bonne réponse.

- Peut-être pourrait-elle s'alimenter?

Le Professeur pointe son arme vers nous. On se couvre le visage de nos mains. Il chuchote :

- S'alimenter?

On frémit.

- S'alimenter, c'est bien ce que vous avez dit?

On hoche la tête, on croit s'évanouir. Des siècles semblent s'écouler. Mine de rien, c'est fou ce qu'un tuyau de fer pointé vers vous peut vous encre les sangs.

Finalement, il détourne son revolver. Il nous regarde encore un long moment, et puis de sa bouche s'échappe une cascade de gloussements :

- S'alimenter!

On sourit. On se félicite de ce qu'il ait apprécié notre suggestion. Il rit de plus en plus fort :

- S'alimenter! Je me croirais entouré d'une bande d'attardés. S'alimenter!

On est aux anges. Le Professeur nous a qualifiés. Nous voilà dignes d'un qualificatif. On est « attardés ». Cette réunion se sera avérée un enchantement. Il crie, hilare et merveilleux :

- Rentrez chez vous, mes enfants. Vous méritez un peu de repos. Nous verrons bien comment évoluent les affaires, concernant Ruth.

On sort, béats, en enjambant le corps de feu notre consœur.

Chapitre 3

Cette semaine, la rencontre du lundi a un goût différent nous trouvons, probablement parce qu'ont été célébrées hier les funérailles de Lise Campeau, la coiffeuse, qui a succombé à une balle perdue par un chasseur en pleine forêt, c'est un de ses fils qui est tombé sur son cadavre en se promenant par hasard, quelle horreur, maintenant cet enfant se prend la tête et crie beaucoup, déjà qu'il était modérément perturbé avant. Le maire Moche a prononcé quelques mots à la cérémonie funéraire, avec lui un seul mot peut s'étirer pour en former six, alors vaut mieux ne pas trop lui en demander, pour le reste nous demeurons sous le choc ; personne ne s'est identifié lorsqu'on a tenté de retrouver le chasseur à la balle perdue, ce qui nous a fait réfléchir à la thèse du meurtre, mais non, qui tuerait une coiffeuse si ce n'est un voisin qui trouve qu'elle laisse ses enfants faire du tapage jusqu'à pas d'heure, ou encore un client dont elle aurait raté la mise en plis, sapristoche, dans cette optique ce pourrait être à peu près n'importe qui, mais non, un assassin parmi nous en voilà trop, et de toute façon le boulanger Michon prend la parole maintenant :

- Monsieur le maire, je pense que je parle au nom de tout le monde si je vous demande des éclaircissements quant à la mort de Madame Campeau.

Le maire Moche aimerait être ailleurs, ça se voit dans sa petite bouche avec les coins qui pointent vers le bas, mais il se lève parce que c'est ce que nous attendons tous de lui, voyons ce qu'il trouve à dire :

- M-m-mes c-c-concitoyens, vous savez tous les circonstances t-tragiques entourant la mort de Li-li-lise Campeau, je n'ai p-pas à vous les rappeler.

Nous pensons que le maire Moche devrait apprendre à toujours aller à l'essentiel au lieu de répéter ce que nous savons déjà, enfin c'est peut-être la tristesse et le désœuvrement qui nous font parler comme ça.

- Lise C-c-campeau est b-bel et bien décédée d'une b-b-balle perdue, notre ami le docteur Rondeau l'a c-c-c-confirmé. Oui.

Le docteur Rondeau a beau confirmer ce qui lui chante, il doit bien approcher de quatre-vingts ans maintenant, avec ses yeux vitreux et son jugement qui se creuse en même temps que ses rides, il nous faudrait un nouveau médecin dans le village, hélas qui voudrait d'un tel poste. Cette présumée confirmation nous laisse sceptiques, mais le maire semble vouloir ajouter poursuivre :

- Le chasseur ne s'est p-p-p-pas encore ident-t-tifié, cela ne saurait t-t-tarder maintenant. N'est-ce pas?

Nous tentons de partager son optimisme mais le boulanger Michon se lève, rapide comme l'éclair :

- Et Ruth?

Nous étouffons une exclamation de surprise, le maire réplique :

- Q-q-quoi, Ruth?

- Vous n'avez pas pensé que c'est peut-être *elle*, le chasseur inconnu?

Deux accusations en deux semaines, c'est une bonne moyenne pour un boulanger, nous savions que Michon ne manquait pas de personnalité, mais voilà qu'il éclipse presque le maire, le curé, le médecin, note à nous-mêmes : considérer la candidature du boulanger aux prochaines élections municipales. Le visage du maire Moche se décompose :

- B-b-b-boulanger Michon, je crois avoir conseillé à t-t-tout le monde, la s-semaine passée, de ne p-p-pas porter d'accusations tr-trop rapides, n'est-ce pas. La rec-c-commandation vaut encore pour cette semaine.

Le boulanger se renfrogne, il n'aime pas quand on le contredit, et puis avant d'être maire, Roger Moche n'aurait jamais osé le faire, mais son poste d'importance lui donne une assurance assez certaine pour qu'il se permette la confrontation avec Michon, en tout cas ce dernier rougit et siffle :

- Moi, tout ce que j'en dis : la semaine passée un vol, cette semaine un meurtre, et la semaine prochaine? Un viol? Pire : un *génocide*?

Nous déglutissons de nervosité, un génocide, quel mot terrible, qu'est-ce qu'il peut bien signifier, ce qu'il fait chaud ici, et Angéline Leblanc qui rajoute une bûche au poêle quelle idée, elle peut bien réajuster son châle de grosse laine cette vieille fille, mais le boulanger a raison, depuis deux semaines c'est le monde à l'envers, alors qu'avant il fallait prier pour qu'un misérable scandale survienne dans le village, voilà que tout se précipite, nous aurions peut-être dû dénicher un nouveau commissaire quand l'ancien est mort de sa belle mort il y a trois ans, mais encore une fois, qui voudrait s'établir dans notre trou perdu, n'empêche, quelle négligence ; tout cela nous donne le tournis, tâchons de respirer calmement, et tiens, il y a Albert Meunier et Blanche Bienvenu, les jeunes mariés, qui se lèvent pour dire quelque chose, d'après nos souvenirs c'est la première fois qu'ils prennent la parole en tant que Monsieur et Madame Meunier, et ça mérite qu'on les écoute :

- Nous avons quelque chose à dire.

Ces jeunes, ça ne connaît rien, enfin nous leur pardonnons puisque c'est leur première fois, ça nous fait même un peu rire, les voilà qui commencent en expliquant qu'ils ont quelque chose à dire alors que c'est l'évidence même, de plus savants que nous parleraient de pléonasmе, mais nous sourions de tendresse, et Albert continue :

- Le chasseur inconnu, ça ne peut pas être Ruth.

Il se défend très bien, physiquement, le petit Meunier, avec son grand nez droit et ses bonnes épaules, nous comprenons bien Blanche, qui a son style elle aussi – le style Helga aux tresses blondes – d'avoir succombé à ses avances, mais cela nous fait perdre le fil, qu'est-ce qu'il vient de dire déjà?

- J'ai dit que Ruth n'est pas le chasseur inconnu.

Ça alors, autant Michon accuse vite, autant Meunier blanchit vite, et pas que la farine, a-t-il seulement des preuves de ce qu'il avance, non mais, contredire le boulanger devant tout le monde, ça peut vous valoir des clous dans votre pain, demandez seulement au docteur Rondeau qui l'a déjà fait il y a quelques années, enfin heureusement qu'il est médecin et qu'il a pu se soigner parce que manger des clous pleins de tétanos au déjeuner ça n'aide pas la digestion, on peut vous le dire, et bien entendu maintenant Michon se lève, ha ha! il ne laissera pas passer ça :

- Ah, Ruth n'est pas le chasseur inconnu? Alors de qui s'agit-il, *mes petits*?

Il affiche son air mesquin des mauvais jours, ça y est, le pain des Meunier va être fourré aux vis rouillées demain matin, nous pouvons le jurer, voilà Blanche qui prend la parole devant Albert :

- Boulanger Michon, nous ne savons *évidemment pas* de qui il s'agit, ou alors nous en aurions rendu compte à de plus hautes instances, vous pensez bien.

Michon hausse les sourcils, et nous de même, car elle a du cœur au ventre la petite, et articulée avec ça, pour son âge c'est rare de nos jours, elle poursuit :

- Mais ce que nous savons – parce que nous en avons été témoins – c'est que Ruth, à l'heure supposée du décès de Madame Campeau, n'était pas dans la forêt.

Et elle se rassoit, elle rougit tout d'un coup, c'est bien beau tout ça mais pourquoi devrions-nous la croire sur parole, comment sait-elle ça, et où était Ruth si pas dans la forêt, parce qu'entre vous et nous, Ruth ailleurs que dans les bois, ça se produit une fois par année seulement, le jour de son anniversaire, enfin nous supposons que c'est son anniversaire car elle parade dans tout le village grimée comme au carnaval et attriquée de ses plus beaux atours, elle fait la belle en chantant dans sa langue, c'est une

catastrophe naturelle qui nous frappe en septembre, mais écoutons donc Albert Meunier :

- Oui, en fait... Ruth, ce jour-là, était au moulin, sur la colline.

Nous nous étouffons de stupeur, Ruth au moulin, pour quoi faire, de suite un lien s'établit dans notre esprit ; peut-être a-t-elle décidé, au lieu de subtiliser les miches du boulanger, de s'approvisionner à la matière première et de chiper de la farine, cela l'incriminerait automatiquement du vol qualifié dont nous avons toujours pensé qu'elle l'avait commis d'ailleurs ; tâchons de voir ce que le petit veut nous raconter, il a le sang qui lui monte au visage tout d'un coup, c'est peut-être sa pression :

- Voilà, ce jour-là, après mon travail, je suis resté au moulin un peu, et Blanche est venue me rejoindre.

Pourquoi serait-il resté, après le travail chacun est libre de rentrer chez soi c'est la règle, nous n'avons même pas le temps de formuler notre question que le boulanger le fait pour nous, ah! un bavard celui-là, nous vous avions prévenus, et Albert de répondre :

- Nous sommes restés au moulin parce que nous en avons envie, c'est tout. Ce n'est pas important, la raison. Et donc, alors que nous étions couchés près des meules, nous avons entendu un bruit, et en nous relevant, par la fenêtre, on a vu Ruth rôder autour du moulin. Je ne sais pas ce qu'elle faisait là, mais c'était bien elle, et je peux vous jurer qu'il était vingt heures, l'heure à laquelle le docteur Rondeau affirme que Madame Campeau a été tuée, parce que j'ai entendu sonner les cloches de l'église, au loin.

Intéressant ; Ruth détient maintenant un alibi solide, elle peut remercier Albert et Blanche si jamais elle les croise au moulin ou ailleurs, ils viennent de sauver sa peau, mais ça complique les choses tout ça, qui peut bien avoir tiré cette balle si ce n'est pas Ruth, au fait est-ce que le petit Meunier a bien dit qu'ils étaient *couchés* près des meules, enfin nous n'avons même pas le temps de penser à ça que Michon se lève :

- Monsieur le maire, Monsieur le curé, Docteur Rondeau, sauf le respect que je dois aux gamins, je questionne la crédibilité de leur témoignage. Ont-ils vraiment vu Ruth? À vingt heures, le soleil se couche, on voit moins bien. Peut-être s'agissait-il de quelqu'un d'autre? Et puis d'abord que faisaient ces jeunes *couchés* dans la farine?

Il n'en manque pas une notre boulanger, n'empêche que nous sommes curieux de savoir aussi, qu'est-ce que deux jeunes amoureux peuvent bien faire étendus seuls

dans un moulin à farine, ça doit être une autre de leurs inventions, ça n'a ni queue ni tête tout ça, et c'est une Blanche écarlate qui prend la parole :

- *Primo*, ce que nous faisons ne regarde personne. *Secundo*, oui, il s'agissait bien de Ruth, on a reconnu ses cheveux, *tertio*, nous ne sommes pas des gamins, et *quarto* pas la peine de nous préparer un pain demain matin Monsieur Michon, nous allons changer de boulanger, mille mercis.

Elle est comique la petite, changer de boulanger ; bonne chance quand on sait que Michon détient le monopole de la pâte à des lieues à la ronde, en tout cas c'est Giorgio Cantarini qui doit être heureux avec tous ces mots italiens que Blanche a employés, ils se sont toujours bien entendus ces deux-là, mais d'ailleurs où est Cantarini, nous ne le voyons nulle part, ça vaut bien la peine de lui avoir accordé ses *et basta* s'il n'est pas là pour les entendre, quoiqu'il en soit, le témoignage des petits vient de gagner en force, ils affirment qu'ils ont reconnu Ruth à cause de ses cheveux et ça, c'est tout à fait probable, il faut voir sa chevelure pour la croire, nous ne saurions bien vous l'expliquer, mais c'est un désastre écologique presque, enfin, le curé Caron se lève – encore! – et déclame :

- En voilà assez. L'identité du chasseur inconnu ne sera pas révélée, pas ce soir, cela me semble clair. Il faut à présent rentrer et prier, prier pour que le drame ne frappe plus notre village, prier pour l'âme de notre amie Lise Campeau.

Et voilà, il remet ça à écourter la réunion, non pas que ça nous dérange, mais depuis deux semaines il faut bien avouer que les rencontres du lundi ne manquent pas de rebondissements et d'action. Rentrons dormir, il se fait tard, le vieux Rondeau somnole sur sa chaise depuis une bonne demi-heure déjà, il est prêt pour la retraite celui-là.

Chapitre 4

Ce vendredi, on s'amuse. On s'observe du coin de l'œil, on se sourit, on a le cœur léger, léger. C'est qu'à leur rencontre de lundi, ils ont pratiquement lavé Ruth de toute accusation. Tout ça grâce au témoignage de deux des nôtres. On a mieux dormi, cette semaine, et il en est sûrement de même pour le Professeur. Il se fait attendre comme toujours, on surveille la tribune au cas où il y surgirait par on ne sait quel tour de magie. Nos deux confrères courageux se mériteront peut-être une médaille de la bravoure. On bat le sol de nos pieds en souriant.

Enfin! Le Professeur se montre. On se lève et on applaudit à tout rompre. Les deux jeunes héros rougissent de fierté. On regarde notre maître.

Il a les lèvres qui tremblent et les yeux injectés de sang. Il pointe son doigt divin vers le couple acclamé :

- Vous!

Oui, eux! On a les yeux pleins d'eau ; on écrit l'Histoire en la vivant, quelle chance incroyable et inouïe. Le Professeur continue :

- Vous! VOUS.

Il n'a pas l'air aussi heureux que nous, mais on applaudit encore, plus fort maintenant. Il finira bien par céder à notre enthousiasme. Oh! la présomption. Influencer le Professeur, nous? Le fantasme nous séduit, ça nous rend tout chose ; on rougit en tapant toujours des mains.

- Silence!

On se tait. Quel énigmatique Professeur on a, toujours à réagir à l'opposé de nos attentes. C'est sans doute à cela qu'on reconnaît le génie. Il chuchote :

- Espèces de petits porcs inconscients.

Il sue beaucoup tout d'un coup. Son visage s'empourpre. À qui parle-t-il? Qui va connaître l'honneur d'un surnom affectueux? Le Professeur répète, plus fort :

- Espèces de petits PORCS inconscients.

Maintenant, c'est clair. Il pointe nos deux confrères courageux, ceux-là même qui ont innocenté Ruth par leur invention.

- Qui vous a demandé de témoigner en faveur de Ruth?

Les jeunes mariés se mordent les lèvres, livides. Même d'où on est, on peut voir qu'ils se tiennent la main à s'en fendre les ongles. La femme s'éclaircit la voix et prend la parole :

- Professeur, personne ne nous l'a demandé. Nous avons nous-mêmes pensé que Ruth et tous nos confrères seraient soulagés que nous prenions une partie du fardeau sur nos épaules.

Elle projette les mots de son ton juvénile et puissant ; on hausse les sourcils. Devant un homme de la stature du Professeur, c'est impressionnant. Mais il en faut plus, bien plus pour démonter notre maître. Il esquisse un sourire, qu'est-ce qu'il nous mijote encore :

- Regardez-les. Si jeunes. Si blonds. Si inconscients.

Il nous balaie du regard.

- Ne recommencez plus. Jamais. Il n'y a qu'une personne ici qui prend les décisions.

Oh. On espère très fort qu'il nous demandera qui est cette personne ; on connaît la réponse. On trépigne, mais la question ne vient pas, et le Professeur crache :

- C'est BIBI.

Oh! Oh.

- Allez, je vous ai assez vus, tous. Au lit. Au lit!

On quitte la salle, vaguement déçus.

Chapitre 5

Quelle belle semaine nous venons de passer, en vérité une semaine tout ce qu'il y a de plus normal, mais le simple fait de n'avoir vécu aucun drame autre que celui d'Armelle Moche qui s'est fait extraire les dents de sagesse nous égaille, nous enjolie, bref nous soulage. Si Ruth assistait à la rencontre du lundi, elle prétendrait sûrement que le cycle de malheurs a été rompu, elle et son vocabulaire de druidesse, et pour une fois nous la laisserions fabuler tellement on s'en fiche, mais tiens, où est le maire Moche? Il n'arrive jamais nulle part en retard, c'est sa qualité notoire, enfin, Madame Latvia la fleuriste le sait probablement, elle qui connaît jusqu'aux habitudes nocturnes de Michon, demandons-le lui, qu'est-ce qu'elle va nous sortir comme potin cette fois :

- Le maire Moche? Comment, je suis la seule à avoir des yeux et des oreilles dans ce village?

Madame Latvia euphémise tout ce qui la concerne et amplifie tout ce qui concerne les autres, il paraît que c'est à cela que se reconnaît une mythomane ou un histrion, enfin pour ce que nous en savons, nous ne répétons que ce que nous avons entendu dire le docteur Rondeau à feu Lise Campeau une fois où nous les avons écoutés sans qu'ils nous voient, et maintenant le boulanger intervient :

- Sauf votre respect, Madame Latvia, tout le monde ici a des yeux et des oreilles, mais la plupart les garde chez eux, où c'est convenable.

Voilà que s'embuent les lunettes de la fleuriste, d'une sensibilité celle-là, ou alors elle fait semblant, mais ça nous ne pourrions pas le confirmer de l'endroit où nous sommes assis ; Michon ferait mieux de se rétracter, qu'est-ce qu'il peut bien trouver pour se tirer de là, et Madame Latvia qui sort un ridicule mouchoir rose et qui chiale :

- Moi, tout ce que j'en dis, c'est pour aider. Si vous voulez pas de réponses, faut pas poser de questions. Y en a marre moi, je m'occupe quand même *seule* des trois bébés, à mon âge et sans pension, faut le faire.

Ça, nous devons le lui concéder, c'est vrai : depuis la semaine dernière, elle a dû prendre sous son aile les enfants Campeau, et trois orphelins mal élevés sous le même toit qu'une vieille fleuriste, ça donne une drôle de comédie, plutôt tragique si vous voulez notre avis, avec l'aîné qui ne fait rien d'autre que se prendre la tête et crier depuis qu'il est tombé par hasard sur le cadavre ensanglanté de sa mère, c'est compréhensible, mais pensez à Madame Latvia ; deux petits en manque de maternage et

un troisième qui crie jour et nuit, si en plus il faut qu'elle vende des bouquets pour vivre et qu'elle subisse les moqueries du boulanger, où va le monde? Elle reprend :

- Fallait bien qu'elle me mette sur son testament, Lise Campeau. Elle aurait pas pu léguer la charge de ses enfants à une jeunesse comme Blanche Bienvenu ou à une vieille fille confortable comme Angéline Leblanc, non, surtout pas! Il a fallu que ça tombe sur la vieille Latvia. Y en a qui se calment vraiment que dans la tombe, et je pense que c'est ce qui va m'arriver. Vous allez me retrouver complètement court-circuitée dans mes lys français, un jour, je vous le prédis, si je continue à ce rythme. J'ai plus vingt ans!

Même Michon a l'air attendri. Comme ça avec ses bajoues qui se détendent et ses mâchoires qui se desserrent, il attirerait presque la sympathie. Nous jurerions avoir vu une larme de compassion rouler sur sa joue, mais ça relèverait de la science-fiction. Peut-être que Madame Latvia est plus apte à nous répondre, maintenant qu'elle a décompensé en public, alors nous tentons une relance, elle se mouche un peu et se lève :

- Le maire Moche est auprès d'Armelle, voilà. Son état s'est aggravé, et il tient à rester avec elle.

Ça alors, nous ignorions qu'Armelle allait si mal : dans notre esprit, perdre ses dents de sagesse ça relève de l'opération mineure, alors à l'unisson nous nous retournons vers le vieux Rondeau, car évidemment nous n'avons pas de dentiste dans le village et le docteur a toujours affirmé pouvoir pratiquer à la fois comme dentiste et comme généraliste, mais avec quatre fois vingt ans dans la tête, qu'est-ce qu'il peut bien rester de mémoire à un homme, même médecin, la question se pose ; le maire Moche aurait pu prévenir plutôt que guérir et envoyer Armelle se faire traiter en ville, là où ils ont des chirurgiens-dentistes il semblerait, mais non ; il faut dire que le maire est vendu à Rondeau depuis que ce dernier a sauvé Tristana Moche d'une mort en couches à la naissance d'Armelle, justement notre docteur se lève :

- À ce sujet, je peux vous éclairer.

Docteur Rondeau a la voix qui tremblote de plus en plus, et la main aussi, ça donne du fil à retordre à Malenfant, l'apothicaire, qui doit déchiffrer les ordonnances, mais écoutons donc le médecin :

- Voilà, l'extraction des dents de sagesse constitue en tant que telle une opération inoffensive. C'est l'évidence même.

Si c'est l'évidence, pourquoi le répéter, ça nous rend anxieux cette situation avec Armelle, nous qui croyions que la malédiction était tombée, que le charme était rompu, enfin vous comprenez l'essentiel, Rondeau n'a pas fini :

- Cependant, en opérant Armelle, j'ai remarqué que l'enfant – l'adolescente – semblait avoir la gorge enflée. J'ai voulu, en médecin consciencieux, faire d'une pierre deux coups, vous voyez?

Nous ne voyons absolument pas, devrions-nous l'avouer au risque de paraître imbéciles devant un homme de science, le boulanger Michon s'en charge pour nous :

- On ne voit rien du tout, Docteur Rondeau. Rien du tout.

- Eh bien! C'est pourtant simple. J'ai voulu examiner sa gorge, mais j'ai oublié l'appareil que je tenais – une paire de pinces – et les lui ai...

Les lui ai quoi les lui ai quoi les lui ai quoi? Ça c'est la vengeance du médecin sénile, nous appelons ça, tout ce suspense autour de la petite Moche, va-t-il enfin s'expliquer :

- Disons que j'ai sursauté, en me rendant compte que la pauvre enfant avait une paire de pinces à extraction enfoncée presque jusqu'aux amygdales, d'ailleurs je me demande toujours comment elle n'a rien senti.

Nous imaginons la scène, un frisson de dégoût nous traverse le dos, une paire de pinces dans le gosier, et puis l'haleine putride du docteur par-dessus le marché, rien qu'à ça nous saisissons pourquoi l'état d'Armelle s'est aggravé, mais le vieux médecin n'a pas encore vidé son sac :

- Et donc, en sursautant, j'ai quelque peu heurté les parois de sa bouche, de sa gorge, avec ma pince. Et puis tout cela m'a fait paniquer, comme on peut l'imaginer, alors je me suis mis à trembler, trembler, et elle à saigner, saigner, et à pleurer. Ah! C'est un trop dur métier pour un vieil homme comme moi.

Nous frémissons d'horreur, une vraie scène de film d'épouvante, le docteur qui torture sa patiente impuissante, soumise sur la chaise du vieux sadique, et si en plus la malade est un jeune bourgeon de fille comme Armelle Moche, le drame triple, mais qu'advient-il de la pauvre adolescente, Rondeau va nous répondre :

- En ce moment, Armelle combat une infection causée par les lésions de ma pince. J'ai bon espoir qu'avec mes soins et ceux de Malenfant, elle puisse se rétablir pour le mois prochain. Je ne vous cacherai pas qu'elle souffre beaucoup. Mais le soutien de ses parents et vos prières lui sont – j'en suis certain – d'un grand réconfort.

Ah! Nos prières. Nous allons nous mettre à prier pour elle dès demain soir, promis, pauvre Armelle, et pauvre Maire, et pauvre Tristana, comme si la petite n'avait pas déjà assez souffert dans la vie avec toute cette affaire de vol de stylos, voilà maintenant qu'elle doit lutter contre une infection grave, elle qui affirme à qui veut l'entendre qu'elle ne vivra pas au-delà de ses quatorze ans, des plus pessimistes que nous la croiraient volontiers. La salle paroissiale est silencieuse tout d'un coup ; même Michon se signe et prie, pour la forme, et le docteur, qui prend ses aises en voyant que nous ne lui tenons pas rigueur pour son manque de compétence, en profite et annonce :

- Sur ce, retournez à vos foyers. Et envoyez toutes vos pensées positives aux Moche.

Ce sera fait, ils peuvent compter sur nous, même que nous demanderons à Madame Latvia de leur porter un bouquet gigantesque, ça l'occupera un peu, la pauvre vieille souffre tellement de solitude et d'ennui.

Chapitre 6

Aujourd'hui, dès qu'on entre dans la salle paroissiale, une belle surprise nous attend. Le Professeur est déjà arrivé, il fait les cent pas à l'avant, il se racle la gorge et caresse le contenu de la poche de son pantalon. On s'assoit en silence, en douceur ; quand notre maître tire son air préoccupé, mieux vaut se tenir tranquille. Il tourne vers nous des yeux bouffis :

- Confrères, consœurs, bienvenue.

Ça commence bien. Il continue :

- Cette semaine en a été une d'insomnie, pour moi. La première depuis des années.

On grimace de tristesse. On ne le sait que trop bien ; quand le Professeur dort mal, on a toutes les raisons d'anticiper une catastrophe. Cet homme en sait plus long que nous tous sur les choses de la vie. Il repart, d'une voix blanche :

- Et autant, la semaine dernière, j'ai blâmé mes deux petits porcs inconscients...

On jette un œil aux jeunes mariés, qui sont visiblement émus d'encore attirer l'attention.

- ... autant, cette semaine, j'ai commis une faute. Peut-être la plus grosse erreur de ma vie.

On a mal au ventre, on a la tête qui tourne. Comment le Professeur peut-il se tromper? De quoi nous faire remettre en question les fondements même de notre existence. On risque une parole :

- Professeur, vous êtes trop dur envers vous-même.

Il sort son revolver de sa poche et le pointe vers nous, la main qui tremble pour la première fois :

- On se tait. On se tait. On se tait. Si vous ne voulez pas mourir pour l'exemple, comme l'autre. La coiffeuse. On se tait.

On se tait, en effet. Mourir pour l'exemple des mains de notre mentor nous causerait une joie immense, mais il faudrait pour cela contrarier le Professeur, ce qui nous révolte d'avance. Il baisse le canon et reprend :

- La fille d'un des nôtres vit de grandes souffrances au moment où je m'adresse à vous. Vous savez sans aucun doute de qui je parle.

Hélas, oui! On n'a parlé que de ça, cette semaine, de la pauvre adolescente à la bouche infectée, la rumeur court même qu'elle aurait perdu toutes ses dents tellement ses gencives pourrissent vite.

- Vous croyez probablement – à tort – que le responsable de ce drame est notre confrère médecin.

On le pense tout à fait, il paraît qu'il l'a complètement lacérée avec ses pinces de dentiste rouillées. Le Professeur nous lance :

- Détrompez-vous! Notre ami omnipraticien a bien entendu blessé la jeune fille, mais...

On a la gorge sèche.

- ... mais c'était à ma demande express, oui! À ma demande. Sous mes ordres.

Notre maître éclate en sanglots violents. On se regarde, les yeux en points d'interrogation. Le Professeur, une grosse goutte pend au bout de son nez. Et ses lunettes à monture dorée sont tout de travers. On aurait envie de le consoler, de lui chanter une berceuse, mais ça ne conviendrait pas. On attend qu'il reprenne ses esprits. Il poursuit d'une voix éteinte :

- J'ai cru qu'un petit incident détournerait l'attention des autres de l'affaire du chasseur inconnu. Je savais que la petite devait se faire extraire des dents. J'ai ordonné au docteur de la rater – juste un peu – pour distraire ces imbéciles.

Notre confrère médecin se lève :

- Mais je l'ai *complètement* ratée. Vous comprenez, le stress, l'âge...

Il a les yeux baignés de larmes. Pour un peu, on chialerait tous en chœur, mais notre maître repart :

- Et maintenant, elle souffre le martyr. Elle est à l'agonie. Par ma faute.

Le père de l'adolescente alitée est absent, heureusement. Quelle tragédie pour cette famille.

- Il ne nous reste qu'à prier. À vous, à moi, à la famille. Prions pour que tout s'arrange, pour que la fille vive. Ah!

Et il répand à nouveaux ses larmes. Cette fois, c'en est trop. On le suit dans sa détresse, on se laisse aller à un épanchement collectif. La salle se remplit d'une plainte lancinante. Si la petite était là, quel réconfort ce serait pour elle ; à défaut de vivre, elle saurait à tout le moins que son malheur nous touche tous. On s'observe, la larme à l'œil, et on se dit qu'on forme une famille magnifique. Le Professeur ressort son revolver de sa poche :

- Mais cette semaine, pas d'erreur. Pas de faux pas. On se tient tranquille. C'est compris, les idiots?

Voilà bien notre mentor, ce génie. Il n'hésite pas à plonger tête première dans ses émotions, mais jamais trop longtemps, et puis hop! il rebondit. Il se reprend et nous guide vers la raison. Un grand homme. On pleure d'admiration, maintenant. On sort du sous-sol, nos mouchoirs à la main, en priant pourquoi déjà? Ah! Oui, pour que notre Professeur vive à jamais parmi nous.

Chapitre 7

Une semaine monstrueuse, voilà la seule manière d'en parler : monstrueuse, et n'allez pas penser que nous exagérons! Demandez seulement à Tristana Moche, qui garde le chevet d'Armelle jour et nuit depuis une huitaine sans jamais fermer l'œil ; Madame Latvia affirme qu'elle a maintenant l'air plus mal en point que sa fille tellement la fatigue lui pèse, et pourtant Dieu sait que l'enfant est amochée par son infection généralisée de la cavité buccale au grand complet, gencives molaires canines et langue comprises ; aux dires d'Angéline Leblanc, son haleine aurait même arraché un cri de dégoût à Ruth quand elle est passée sous la fenêtre de la chambre, hier, et s'il y a quelqu'un ici qui tolère bien les odeurs répugnantes, c'est Ruth. Outre la petite qui pourrit littéralement de la bouche, Madame Latvia a demandé ce soir au conseil le droit de disposer des enfants Campeau :

- C'est pas catholique, demander à une vieille fleuriste comme moi de courir après trois gamins toute la journée, surtout quand il y en a un qui rêve à la mort.

En vérité, le plus vieux est officiellement suicidaire, Rondeau l'a confirmé après examen psychologique approfondi ; il paraît qu'il ne faut jamais le laisser seul avec des couteaux, des ciseaux, un revolver ou une boîte de pilules, et quand on sait que Madame Latvia a la boutique remplie de sécateurs et la table de nuit bourrée de cachets contre le temps long, on s'imagine que le petit lui cause bien du tourment. Seulement, si Madame Latvia se débarrasse des enfants, qui les prendra à charge? Après tout, Lise Campeau a *spécifié* dans son testament qu'elle nommait la fleuriste digne mère adoptive de sa progéniture ; peut-on défaire des vœux de lit de mort aussi facilement? Le boulanger Michon se lève – en l'absence du maire, il prend ses aises, ça se voit – et proclame :

- Madame Latvia a raison. Regardez-la. Regardez-la! Elle a bien pris dix ans en deux semaines.

Nous l'observons ; elle a les pattes d'oie qui se creusent un peu plus qu'avant, c'est vrai, mais à son âge c'est normal. Elle doit bien avoir cent deux ans.

- J'ai soixante-six ans et je vois pas le jour où je pourrai me reposer. Et puis, c'est pas comme si elle les avait offerts à une famille confortable comme les Moche, ses petits. Elle m'a laissé, pour ainsi dire, des *cacahuètes* pour m'occuper des enfants. De malheureuses arachides, je vous mens pas!

Soixante-six ans seulement, nous n'aurions jamais cru ça possible ; elle sort son mouchoir brodé, c'est l'heure des larmes :

- Je vends des violettes africaines, moi, pas des diamants! Si en plus faut que je coure le sou pour leur mitonner leurs ragoûts et leurs beignets à la confiture qu'ils aiment tant, c'est tout droit aux poubelles qu'elles s'en vont, mes tulipes hollandaises. Aux vidanges, les roses anglaises!

Elle nous arrache un soupir de pitié, la pauvre vieille, et même une petite goutte au coin de l'œil, ah ça! Elle est douée pour le mélodrame, ou l'expressionnisme, enfin, nous et le cinéma ça fait deux ; on veut dire qu'elle a le talent de nous tirer la larme, même de toutes ses forces épuisées. Blanche Bienvenu se lève – elle devient de plus en plus bavarde celle-là, téméraire comme une boulangère, ça finira par nous énerver mais pour le moment ça passe – et prend sa voix de Michèle Morgan en puissance :

- Si Madame Latvia ne veut plus assumer la très lourde responsabilité de ces enfants... Je suis prête à assurer la relève. C'est une proposition officielle.

La fleuriste reprend du poil de la bête et chiffonne son mouchoir parfumé :

- Blanche Bienvenu a célébré sa première communion il y a à peine six ans, je m'en souviens, c'est moi qui ai fourni les fleurs pour décorer l'église!

Énervée, elle la pointe du doigt :

- Bien trop jeune, ma fille. Tu es bien trop jeune et inexpérimentée pour ça. C'est une épreuve! Un des fléaux modernes envoyés par le Créateur pour tester sa vieille Latvia, rien de moins. Je te mets en garde, ma petite fille : l'aîné fait rien que dormir et cracher sur ses frères quand ils s'approchent. Et les frères sont pas plus fins ; l'instituteur dit qu'ils savent à peine compter sur leurs doigts. À leur âge!

La jeune fiancée tape du pied et le geste surprend : elle qui se targue de tant de maturité, et pourtant. Un réflexe si enfantin! Elle répond :

- Madame Latvia, il faudra pourtant vous décider. Regardez-vous, la larme à l'œil, les nerfs à vif, et tout ça à l'âge des arrangements funéraires. Il serait temps que vous profitiez un peu de la vie, non? Alors qu'Albert et moi, on a toutes ces années devant nous. De toute façon, vous voyez quelqu'un d'autre se porter volontaire?

Nous lançons un regard à la ronde, aucune main ne se lève comme lors des séances de votes, pas même celle d'Angéline Leblanc – la vieille fille à l'aise et comme il faut – ou de Michon, qui répète régulièrement qu'il ferait un excellent père, si une femme lui donnait sa chance. Il y a bien le vieux Giorgio Cantarini qui pointe le doigt en l'air, mais personne ne le considère ; depuis le jour où feu Lise Campeau nous a

juré qu'il reluquait sous sa jupe quand elle se penchait pour balayer les cheveux sur le plancher, nous ne le considérons pas comme un parti approprié pour élever trois gamins. Et puis, avec sa maigre pension de veuf de guerre, il n'arrive à se nourrir que de fèves aux tomates ; quand on sait que les petits carburent aux pâtés et aux brioches!

Le boulanger Michon, que nous voyons trépigner depuis quelques minutes, décide de prendre les rênes de l'assemblée :

- En voilà assez! En a-t-on oublié nos manières, nos procédures? C'est par vote à main levée que ce genre de situation doit être arrangé. Allons, que ceux qui souhaitent que la petite Bienvenu de Blanche prenne les enfants Campeau lèvent le doigt, bien haut!

Là, il y a bien l'autorité de notre faiseur de miches, et tiens, que nous levons le bras bien droit, un peu plus pour passer à autre chose que parce que nous avons pitié de Madame Latvia, et en balayant la salle du regard, nous constatons que tout le monde, sauf ce romantique de Cantarini et cette soumise d'Angéline Leblanc, nous a imités, ce qui fait sourire Michon, qui lance un sonore :

- *Et basta!*

Cantarini se tortille de contentement, il va bien nous pousser un vers de Dante pour tomber complètement en nostalgie, mais notre chère Latvia ne l'entend pas ainsi et bondit de sa chaise comme diabolotin en boîte :

- J'en appelle du curé!

Du curé, quelle idée saugrenue, nous rions à l'intérieur, et le curé Caron lui-même affiche un drôle de rictus, et comme d'habitude, Blanche prend le ton de maîtresse d'école qui a fait la renommée de sa mère à l'époque où elle donnait des leçons de théâtre aux petits vieux :

- Cela ne relève plus seulement de vous, Madame Latvia. À partir du moment où la sécurité des petits est compromise, et je pense qu'elle l'est peut-être, il n'y a pas de risque à prendre.

La fleuriste se dresse bien droite et lève le nez vers le ciel, c'est le cas de le dire dans cette salle :

- Sécurité, sécurité, ces enfants sont encore bien mieux avec moi, au milieu de mes chrysanthèmes, qu'avec Lise Campeau et ses manigances à la noix!

Là, nous devons avouer que nous ne comprenons plus très bien, de quoi peut-elle bien parler? – si feu Lise Campeau laissait jouer ses enfants un peu trop souvent dans la rue, elle nous a tout de même toujours semblé une mère digne, enfin, digne est sans

doute un mot un peu trop fort pour elle, mais à tout le moins elle n'a jamais égaré un seul de ses petits dans la forêt, et avec leur caractère, c'est un exploit qui aurait mérité un trophée. Michon ne tarde pas à demander des explications :

- Qu'est-ce que ces accusations portées contre une morte, Madame Latvia? Ce n'est pas votre genre.

Il peut bien parler, lui qui tape sur Ruth aussi souvent qu'il le peut depuis trois semaines, enfin, ce n'est pas comme si Ruth était complètement morte, mais à vrai dire qui sait, peut-être n'est-elle que créature de sorcellerie qui renaît de ses cendres. La vieille fleuriste se renfroge :

- Oh! Moi, je sais ce que je sais.

Elle joue bien avec nos nerfs comme toujours, la coquine, et en plus elle y va d'une deuxième sortie tragique du mouchoir, elle s'éponge les yeux et il suffit que Cantarini lui frotte le dos – d'ailleurs s'ils pouvaient se caser ensemble ces deux-là, ça les calmerait et ça nous arrangerait bien – pour qu'elle reparte :

- Ah, on m'écoute maintenant! Y a que quand la vieille sort ses potins qu'on l'écoute. Si c'est comme ça! Je vais vous dire ce qu'il m'a été donné d'entendre, un jour que je patientais dans le salon de Lise Campeau.

Tout le monde tend l'oreille, surtout le docteur Rondeau, dur de la feuille celui-là, et la fleuriste raconte :

« J'étais bien calée sur ma chaise, dans la salle d'attente du salon Campeau et j'attendais que Lise achève la coupe d'Angéline Leblanc. C'était le 18 décembre dernier ; je m'en souviens parce qu'il neigeait beaucoup dehors, et j'espérais fort que Lise Campeau me finirait à temps pour que je puisse rentrer chez moi sans me perdre dans la tempête.

Or, voilà que le téléphone s'est mis à sonner. Je rageais un peu parce que je craignais que les appels me retardent encore davantage. Mais installée où j'étais, au coin de la salle d'attente, j'entendais tout ce qui se passait au comptoir, alors quand Lise Campeau a laissé Angéline pour venir répondre, j'ai pu suivre la conversation sans le moindre effort et surtout sans être vue, et ma foi, ça m'a distraite de la tempête.

Imaginez-vous donc qu'elle parlait à un homme – elle l'a appelé plusieurs fois « Jules » – et qu'elle avait l'air de bien le connaître, cet homme. Quand je dis « bien le connaître », je veux dire qu'ils parlaient pas de la température ou de Ruth, si vous voyez où je m'en vais.

Or je savais bien, comme tout le monde, que Bertrand Campeau avait pris la clef des champs l'année précédente, laissant cette pauvre Lise avec ses marmots. Mais je savais aussi, et ça c'est à Ruth que je le dois, que le frère de Bertrand Campeau se prénomme – quel hasard! – *Jules*.

Donc voilà, quand Lise Campeau a raccroché la ligne, et ça a dû prendre un bon quart d'heure, car c'est pas une Angéline Leblanc au toupet à demi séché qui l'aurait empêchée de parler à son Jules, je me suis dit que puisque je devais patienter, autant tirer le meilleur parti possible de la situation.

J'ai attendu qu'elle regagne la chaise d'Angéline, dans l'autre salle, et je me suis assise derrière le comptoir. Rien de plus facile que de trouver le carnet d'adresses de Lise Campeau ; elle le laissait traîner à côté du téléphone. Je me souviens m'être arrêtée un instant à la page de mon numéro pour constater que l'idiote – Dieu ait son âme – avait omis de changer mon adresse quand j'ai déménagé ma boutique sur la place de la Fontaine. J'ai fait la correction moi-même au stylo rouge, pour le principe et pour lui apprendre la leçon, même si elle m'appelait que quand ses petits démons lui faisaient des misères, et jamais pour prendre de mes nouvelles.

Après ça, je suis vite revenue à la page des *C* pour voir si le numéro du Jules y apparaissait. Et c'est là que tout s'est compliqué. »

Madame Latvia prend une pause et joint ses mains, comme pour une prière silencieuse au Dieu qui veille là-haut, juste au-dessus de nous. Ce pourquoi elle prie nul ne saurait le dire, mais Michon, lui, la prie aussitôt de continuer son récit :

« Comme je disais, j'étudiais la page des *C* pour prouver que l'interlocuteur secret était nul autre que Jules Campeau, le beau-frère de Lise. Et juste comme j'y arrivais, la porte d'entrée du salon s'est ouverte. Angéline et Lise jasaient ferme, dans l'autre pièce, et avec la soufflerie du séchoir en puissance, elles avaient rien entendu de la clochette qui annonce les clients.

J'ai relevé la tête, et qui me fixait d'un méchant regard accusateur? Qui? Blanche Bienvenu! »

À ce moment-là, nous nous retournons tous vers la petite Bienvenu, elle qui se targue de ne jamais faire partie des problèmes mais toujours des solutions. Joli témoignage que celui de Madame Latvia, et la Blanche qui rougit. D'après nous, elle sait ce que la fleuriste est sur le point de révéler :

« Ça sert à rien de dévisager Blanche avec vos yeux de homards thermidor. Elle a aucune importance, ne lui en donnez pas plus qu'elle en mérite.

À l'époque, elle avait pas encore épousé en premières noces Albert Meunier, toute jeune fille bonne à marier qu'elle était. Elle est entrée dans le salon et m'a demandé ce que je faisais, assise au bureau de Lise Campeau. Je lui ai répondu que j'aidais Lise avec sa paperasse, que la pauvre avait bien à vaquer avec ses trois garçons et que l'hiver, c'est pas trop la saison des œilletons de toute façon. Elle a hoché la tête. Je voyais bien qu'elle me croyait pas, qu'elle s'inventait que je fouillais à dessein dans les factures de Lise Campeau ou dans ses reçus de teinture à l'ammoniac, alors j'ai dû la mettre au parfum.

Je lui ai raconté vite fait le coup de téléphone, le nom de l'homme, la coïncidence, tout ce qu'il fallait savoir. Et ensuite, croyez-le ou non, la chère enfant m'a aidée dans mes recherches!

Le nom de Jules Campeau figurait pas dans le carnet, mais qu'à cela ne tienne, la Blanche a fouiné dans les tiroirs du pupitre jusqu'à tout mettre à l'envers, si bien que j'ai dû passer après elle pour tout plier, ranger.

Rien! Il y avait rien – Blanche peut en témoigner – que des reçus pour des teintures, ça et des dizaines d'emballages de bonbons à l'anis, tous bien lissés et empilés dans une vieille boîte à cigares.

On allait abandonner le pupitre et se rasseoir dans la salle d'attente car on entendait Angéline Leblanc remercier Lise Campeau et presque se lever de la chaise, lorsque Blanche a aperçu une feuille de papier fripée qui se cachait sous le coin du téléphone ; il y avait juste le bout qui rebiquait, comme pour nous narguer.

Blanche a fait ni une ni deux et elle l'a saisie! Mes amis, c'est ce que j'appelle aujourd'hui avoir de la chance, car juste comme on reprenait nos places dans la salle d'attente, Lise Campeau venait nous cueillir, tout sourire et toute en bouclettes, pour nos mises en plis respectives :

- Ma doyenne et ma benjamine! Comme c'est touchant de vous voir ensemble, à jaser comme les meilleures copines du village. »

Ici, nous devons préciser ; nous avons affirmé plus tôt que Ruth est la doyenne du village, cependant Ruth n'allait jamais se faire coiffer au salon Campeau. Comme nous l'avons indiqué, ses cheveux sont en constante crise humanitaire et ne demanderaient sûrement pas mieux qu'un bon coup de peigne pour se redresser les affaires internes. Mais que voulez-vous, quand on vit en sauvagesse, on y va jusqu'au bout ; écoutons donc encore Madame Latvia :

« Lise Campeau portait sa robe de laine bleue qui lui faisait une taille de guêpe, je m'en souviens parce que Blanche en la voyant s'est mise à ajuster et à lisser son propre ensemble, peut-être par complexe ou par jalousie ou par coquetterie féminine, allez savoir.

Je me suis levée et j'ai doublé Blanche vers le fauteuil de Lise ; j'étais arrivée la première, et, à bien y penser, rien n'indiquait que la petite Bienvenu venait pour son rendez-vous et pas pour écornifler et se fournir en potins.

Vous connaissiez tous feu Lise : sa voix portait, parfois des ragots, souvent des cochonnetés, mais en tout cas elle portait. Et une telle voix qui vous couine à deux pouces du tympan, ça vous le fait tomber en léthargie. Pendant toute ma mise en plis, j'ai rien entendu et rien pu voir de ce qui se passait dans la salle d'attente, à cause de la voix de Lise Campeau et de l'angle malcommode du miroir.

C'est donc très surprise que j'ai découvert, de retour près du comptoir, que Blanche avait filé en douce! Partie comme une voleuse, sans demander son reste et en emportant le papier du téléphone! Ça a bien étonné Lise, mais elle s'est dit que Blanche avait dû trouver la tempête trop violente pour risquer de rester coincée au salon toute la nuit. Lise Campeau se posait jamais beaucoup de questions, de toute façon. Pour ma part, je suis sortie dans la neige, et depuis, j'ai jamais eu l'occasion de reparler en solitaire à Blanche Bienvenu. Le mystère reste donc entier. »

Madame Latvia reprend son souffle et se rassoit, satisfaite d'elle-même, le regard paisible et l'expression sereine, comme toujours après avoir raconté un fait divers ou vendu un gros bouquet de glaïeuls. Il ne s'écoule pas deux secondes avant qu'Angéline Leblanc s'écrie :

- Et le papier? Qu'est-ce qu'il disait? Qu'est-ce qu'il disait?

Venant d'un tel modèle de modestie et de discrétion, la réaction a de quoi surprendre ; sans doute le récit de la fleuriste lui plaît-il parce que, pour une fois, elle en fait partie. Madame Latvia lève les bras au ciel :

- Mais je sais pas! Je l'ai jamais revu, ce damné bout de papier! C'est Blanche Bienvenu qui l'a gardé.

La salle entière se tourne de facto vers la petite, qui prend l'air offensé et rive ses yeux au sol. Le boulanger, qui n'en manque jamais une, ordonne de son ton le plus inquisiteur :

- Blanche, nous attendons tous une réponse.

Il lui en veut visiblement encore d'avoir changé de fournisseur de pain ;

d'ailleurs où peut-elle bien prendre sa boulange, maintenant qu'elle boycotte Michon? Peut-être a-t-elle mis Albert Meunier à la galette, tout un défi quand on sait que le petit aime la miche bien tiède et croquante ; en tout cas, en attendant, Blanche ne répond toujours pas, et son mari la dévisage, horrifié. De toute évidence, elle ne l'a jamais informé de cette histoire de papier volé, mais voilà Michon qui insiste :

- Moi, tout ce que j'en dis : voleuse un jour, voleuse toujours.

Nous haussons les sourcils. Michon parle clairement du vol de miches dont il a été victime, l'*Affaire Michon* que nous l'avons baptisée tendrement ; il n'a toujours pas digéré cette histoire qui lui a fait une boule dure au fond de l'estomac, comme un pain sans levain. Albert Meunier se lève pour parler, fait rarissime depuis son mariage avec Blanche l'opiniâtre :

- Blanche n'a pas volé votre pain, Monsieur Michon, tout le conseil s'est mis d'accord sur ce fait : il s'agit de Ruth, car personne d'autre n'aurait laissé une écuelle de fraises sauvages en échange.

- Ah! Mais des fraises, ça se cueille, et une écuelle, ça se sculpte!

Il va loin, le Michon ! Nous sifflons d'appréhension, que va-t-il se passer maintenant?

- Boulanger Michon, vous oubliez que la vraie fouineuse, ici, c'est Madame Latvia. C'est elle qui a mêlé Blanche à son histoire de Jules. Pourquoi n'aurait-elle pas également volé vos miches, en faisant passer la faute sur Ruth?

- Parce que c'est une petite vieille!

S'il y a quelque chose que la fleuriste ne supporte pas, c'est de se faire rappeler son grand âge, alors elle ressort son mouchoir brodé et chiale un bon coup. Cantarini, toujours à ses côtés à lui flatter le dos, se lève soudain pour s'exclamer d'une seule traite :

- Toute cette histoire de Jules et de téléphone, ça n'aurait pas à voir avec le chasseur inconnu et la mort de Lise Campeau?

Quels progrès il fait, le vieux Cantarini ! Encore quelques mois et il sera tout à fait fonctionnel, nous vous le prédisons, mais le curé Caron choisit ce moment critique pour lever les mains en l'air, paumes vers le ciel :

- Mes enfants, rien de tout cela ne s'éclairera ce soir. Les cartes de la Providence sont emmêlées, c'est l'évidence même. Prenons tous la nuit pour y penser à tête reposée. Il se fait tard et l'orage menace.

Encore sa sacrée manie d'abrégé la réunion ! Si nous avait été donné l'aplomb de Michon, nous protesterions, mais pour l'instant nous baissons la tête et sortons, incrédules et préoccupés. Avec tout ça, l'irritation de Michon et les ordres du curé Caron, Blanche ne nous a pas dit ce qu'elle avait fait du bout de papier.

Chapitre 8

Le Professeur apparaît devant l'assemblée. On lui trouve un air perplexe, on ne saurait dire si c'est bon ou mauvais signe. Qui peut déchiffrer l'expression d'un dieu?

Cette semaine, notre groupe refoule jusqu'à la cage d'escalier vers la sacristie ; c'est que certains membres absents ces dernières séances ont décidé de reprendre leurs bonnes habitudes, entre autres les parents de l'adolescente souffrante. Le Professeur nous destine un bref tremblement de la tête et commence :

- Les enfants, cette semaine a encore apporté son lot de révélations surprenantes. Cela arrêtera-t-il jamais? Retrouverons-nous un jour la quiétude des années de petits larcins?

Voilà la question qui nous brûle les lèvres depuis un mois, et le Professeur qui nous la pose comme si on connaissait la réponse, comme si mieux que lui on pouvait la deviner – en transe, peut-être, mais à froid, comme ça, impossible.

- La dame qui avait accepté la charge des enfants de feu notre consœur, décédée bien malheureusement il y a de cela deux semaines, a abandonné son fardeau, forçant un de nos membres, un de nos plus jeunes en fait, à prendre le relais.

C'est bien vrai ça, cette jeune fille qui se dévoue pour la cause et pour la bonne éducation de trois futurs membres, quel exemple d'altruisme. C'est celle-là même qui a fourni un alibi à Ruth pour la disculper du cambriolage dont on l'accusait. Un membre prometteur, cette fille, ça oui. Le Professeur joint les mains – il a l'air presque humble, ainsi posé – et reprend :

- Je voudrais faire deux choses. Tout d'abord, féliciter ce membre : toi, la jeune fille qui a adopté les orphelins.

Et elle le mérite, la brave enfant. On l'applaudit modestement ; le Professeur n'apprécie guère qu'on porte aux nues quelqu'un d'autre que lui. Elle baisse les yeux et pique un fard qui lui monte jusqu'aux joues. Il continue :

- Mais je voudrais aussi te mettre en garde.

Ses yeux se glacent. Il lève la main vers la fille et on sait tous qu'il ne le fait jamais pour distribuer des bonbons. L'index vers elle, il l'avertit :

- Tu as fait un bon coup. UN bon coup. Mais ne t'avise pas de prendre tes aises. Ici, c'est le Professeur qui dicte la conduite. C'est lui qui fait les règles et les lois. À

l'avenir, avant d'intervenir de quelque manière que ce soit, tu devras me demander la permission.

Quelle joie, quelle chance pour la jeune fille ! Voir le Professeur reconnaître son courage doit être une fierté de taille pour elle, ses parents, son mari ! N'empêche, elle ferait bien de se tenir plus tranquille, maintenant. Déroger à la volonté du Professeur peut vous valoir le même sort que feu notre consœur décédée accidentellement, il y a trois semaines.

Après sa mise en garde à la fille, le Professeur s'adresse à nos confrères dont l'enfant se remet d'une infection ; et à vrai dire il semble, selon eux, qu'elle ne se remette pas tant que ça :

- Notre petite chérie vit des moments bien difficiles, Professeur, une période terrible. Si ça continue, il va falloir lui amputer la tête au complet, avec tout ce pus qui en coule. La douleur, c'est une chose, mais elle doit en plus subir *l'humiliation*. Même Ruth lui a signifié, l'autre jour, son dégoût. Si ma fille doit inspirer du mépris à quelqu'un comme Ruth, je préfère presque la voir morte. C'est un calvaire, je vous assure !

C'est la mère qui a parlé. Elle ne semble pas en vouloir à notre chef, et de toute façon la petite sera reconnaissante, plus tard, de cette épreuve – elle recevra probablement une décoration municipale, après sa guérison. Le Professeur a les lèvres qui tremblent et les yeux pleins d'eau. Pour un peu, il serrerait les deux parents dans ses bras, on le devine. Pourtant, il ne dit rien, mais on sent bien qu'il souffre de sa décision, de son échec, et le médecin aussi. On voudrait partager leur souffrance, l'alléger, l'amoinrir, mais on ne peut que se tirer quelques larmes pour l'empathie, et parce que le Professeur est triste, ça nous enlève le goût de croire à la vie.

Après s'être repris, notre chef nous renvoie chez nous pour une nuit mélancolique. Il fait signe à la jeune fille téméraire, qu'il prend à part pour discuter. En sortant de la salle, on l'entend lui demander :

- Ce bout de papier dont la vieille a parlé, qu'est-ce que tu en as fait ?

Chapitre 9

Nous ne savons trop comment décrire cette dernière semaine. De plus savants que nous la qualifieraient sans doute de *kafkaesque*, mais tout ce que nous pouvons en dire c'est qu'elle a été marquée d'angoisse, d'angoisse et de politique, parce que Michon a fait signer à la moitié du village une pétition pour obliger la petite Bienvenu à dévoiler le contenu du papier à l'assemblée de ce soir. Nous disons « la moitié du village » parce que même si le boulanger avait voulu la faire signer à Ruth, elle ne l'aurait sans doute pas fait – rien ne nous a jamais prouvé qu'elle sache lire ou écrire, ou qu'elle ait des opinions – et que si on soustrait tous les enfants, le curé et le maire qui doivent se montrer impartiaux, Blanche elle-même ainsi qu'Albert qui s'est abstenu sous la menace de traverser des années de sécheresse conjugale, ça fait presque la moitié, oui, le compte est bon : la moitié du village a signé la sacrée pétition – Dieu ait notre âme !

Et ce soir, dans le sous-sol de l'église, nous trépignons d'impatience en attendant Blanche, qui tarde – ce n'est pas son genre, mais dans les circonstances nous aurions fait pareil. La fleuriste Latvia porte la tête haute, le nez levé sur le boulanger qui tient, bien froissée entre ses mains farineuses, la Pétition – il a lui-même baptisé son projet comme ça, avec la majuscule bien appuyée et tout ce qu'il faut, un peu plus et il la faisait bénir par le curé Caron, et cette Blanche qui n'en finit plus de se poudrer les pommettes ou autres affaires de femmes ; ça, c'est la vengeance de la jeune vierge.

Enfin ! Des pas se font entendre dans l'escalier, nos cous se dévissent d'un seul coup, un boulon qui tombe ne ferait pas mieux, et une tête se pointe dans la salle, qui n'est pas celle de Blanche Bienvenu.

C'est l'aîné des Campeau.

Il descend en posant un pied à la fois sur les marches, comme un bébé, il n'y a pas à dire : la mort de sa mère l'a fait régresser d'au moins cinq ans, avec ses grosses boucles brunes qui lui tombent sur les yeux. Madame Latvia se lève d'un trait :

- Samuel ! Samuel Campeau, qu'est-ce que tu fais ici ? Je vous l'avais bien dit, ha ! que cette Blanche était trop jeune pour prendre soin d'un gamin aussi dérangé. Dire que je lui ai fait livrer une jardinière de géraniums pour la remercier, je les regrette bien, et avoir su, c'est une poignée de muguets que je lui aurais envoyée !

Madame Latvia exècre les muguets.

L'aîné des Campeau baisse la tête et nous regarde comme dans une de ces histoires où l'enfant a une âme d'adulte et des idées d'assassin dans un corps juvénile, et même la fleuriste s'interrompt dans son élan ; c'est qu'il nous donnerait des cauchemars, avec ses yeux noirs comme le puits du bout de la rue Saint-Ambroise.

Il marche vers le milieu de la salle – la semelle de ses bottines boueuses couine sur les dalles, il doit pleuvoir dehors, nous avons bien fait de fermer les fenêtres avant de partir.

Une fois arrivé devant Madame Latvia, l'enfant Campeau se prend la tête à deux mains.

- Voyez ! Il fait plus que ça ; se tenir la caboche et gémir, et encore, vous l'avez pas vu me cracher au menton !

Mais il ne crache pas. Il s'entortille les doigts dans ses bouclettes brunes de bébé, bien serrées les bouclettes, et il tire, tire, hurle et tire encore. Madame Latvia écarquille grand les yeux :

- C'est nouveau, ça !

Il s'arrache les cheveux à grosses poignées, ses menottes crispées et blanchies par l'effort, et le plancher qui se couvre de boucles brunes, et le boulanger Michon qui empoigne le petit Campeau et le maîtrise ; Angéline Leblanc semble en avoir pour son argent, et elle sortirait un bonbon au beurre de son sac à main comme au cinéma si les convenances ne l'en empêchaient pas.

- Samuel Campeau, écoute ta Latvia, écoute ta Latvia !

L'enfant pleure en silence, et ses cheveux qui jonchent le sol, il faudra balayer tout ça ; si feu sa mère coiffeuse voyait un tel dégât et le crâne de son fils ainsi dégarni, elle se retournerait sept fois dans sa tombe avant de parler, c'est nous qui vous le disons.

Madame Latvia l'assoit sur une chaise et s'agenouille devant lui :

- Es-tu venu ici tout seul, Samuel Campeau ? Où est Blanche Bienvenu ?

L'étrange enfant ne dit rien, et d'où nous sommes nous ne le voyons que de dos, mais il semble montrer quelque chose à la fleuriste, et elle se lève, blanche comme une couronne mortuaire.

Le boulanger Michon grimace et crie :

- OÙ est la petite Bienvenu? Pourquoi n'ose-t-elle pas se montrer devant nous? Pourquoi envoyer cet enfant?

Madame Latvia, le teint pâle comme si elle venait d'avoir une de ses saintes visions, dit :

- Taisez-vous!

Nous sursautons ; malgré son âge vénérable et sa hargne, la fleuriste ne s'est jamais montrée aussi impolie, et d'abord pourquoi est-elle toute blanche, et que lui a donc montré le petit Campeau? Michon s'avance et prend l'enfant par le bras, le relâche aussitôt, un air mystifié qu'on ne lui avait jamais vu dans les yeux :

- Qu'est-ce que c'est, sur sa manche?

En voilà assez, nous nous levons et marchons jusqu'à l'aîné des Campeau, s'ils ne finissent pas par nous le dire nous verrons bien de nos propres yeux ce qui les rend aussi hagards, nous prenons le bras du Samuel, et ah! Sa manche!

Sa manche, tachée de rouge.

Mais peut-être a-t-il mangé un beigne à la confiture, peut-être s'est-il sali? Peut-être s'agit-il d'autre chose?

Le docteur Rondeau, sommé par Michon, examine la tache – qu'est-ce qu'il peut bien y déceler, avec ses yeux qui ont vu les pharaons, la chute de deux empires et deux révolutions, enfin, puisque le boulanger semble encore lui faire confiance, nous nous taisons – et confirme ce que tous ont pensé.

- Vous croyez...

Angéline Leblanc prend ses aises, décidément :

- Vous croyez qu'il est arrivé quelque chose à Blanche?

Angéline Leblanc regarde Madame Latvia qui regarde le boulanger Michon qui regarde le docteur Rondeau qui regarde le curé Caron qui se gratte le genou. On entendrait une mouche voler, si ce n'était du docteur qui râle en respirant, tellement il a de l'asthme, et les petites méninges de chacun tournent à plein régime, ça se voit, y compris les nôtres, mais que faire, que faire, il faudrait interrompre la réunion pour agir, mais ça ne s'est jamais vu, enfin, d'aussi loin que nous nous souvenons, ça ne s'est jamais fait.

C'est le boulanger Michon qui nous tire de nos pensées en se levant et en se ruant, oui, en se ruant vers l'escalier de la sacristie! Et tout le reste de la salle le suit en courant, y compris nous! Ça se bouscule dans l'escalier, ça joue des coudes, mais nous finissons par prendre la tête ; il faut dire que Michon n'est pas le plus véloce des boulangers. Arrivés dans l'église, nous descendons l'allée à la quatrième vitesse et pilons net devant la grande porte.

Il y a un vent froid qui semble sévir dehors et qui s'infiltré, sifflant, dans la maison de Dieu. Les autres s'entassent bientôt derrière nous. Michon demande :

- Alors, vous l'ouvrez, cette porte, ou quoi?

Nous nous tournons vers lui. Nous ne disons rien mais nous bloquons l'accès à la porte. Michon s'impatiente, ça se voit :

- Ouvrez la porte, ou bien poussez-vous! Il en va peut-être de la vie d'une femme!

Toujours ses grands mots, toujours sa grosse voix, ce Michon, et il réussirait presque à nous convaincre, mais nous restons immobiles, les pieds bien ancrés au sol.

- J'ai dit PUSSEZ-VOUS.

Et il essaie de nous écarter, le Michon, quel goujat quand on y pense, mais rien ne nous fait bouger de là, rien ne peut nous empêcher d'être là, juste d'être là, devant cette porte dans l'église, et le boulanger finit par le comprendre :

- Qu'est-ce que c'est? Vous refusez de nous laisser porter secours à Blanche? Vous refusez de nous laisser sortir de l'église?

Nous ne parlons pas, mais nous restons là ; nous aurions beau essayer, de toute façon, nous en sommes convaincus, nous resterions de toute manière là, dans cette église, devant cette lourde porte. C'est comme ça que doivent se dérouler les choses et c'est ici qu'elles doivent avoir lieu. Alors Madame Latvia et le curé Caron se signent, le boulanger Michon plisse les yeux, serre les dents, nous adresse un juron et s'en retourne, avec les autres, au sous-sol.

Quand nous sommes certains qu'ils sont tous redescendus, nous remontons l'allée et replongeons sous la sacristie.

Chapitre 10

Ce vendredi, on attend, on attend, on attend dans le sous-sol de l'église. Mais le Professeur ne se présente pas à nous. On s'inquiète, on trépigne, on sue beaucoup, et on finit par rentrer, bredouilles, perdus.

Chapitre 11

Nous ne savons pas bien par où commencer. Nous venons de passer la semaine la plus singulière que ce village ait connue.

D'abord, la réunion de lundi passé s'est terminée dans la morosité : Michon a boudé en nous lançant des torpilles par les yeux et Madame Latvia a passé le reste du temps à essayer de faire parler Samuel Campeau, ce qui s'est soldé par un échec. Pour finir, Angéline Leblanc a trouvé un balais dans un placard et a nettoyé le sol couvert de cheveux en sifflotant de façon guillerette et inappropriée.

À la fin, comme il se faisait tard et comme nous tombions tous de sommeil, nous sommes rentrés tranquillement. Et il se trouve que Blanche Bienvenu avait disparu. C'est Madame Latvia qui l'a constaté le soir même, puis qui l'a raconté à Angéline Leblanc, qui elle l'a répété à tout le monde : les petits Campeau avaient trouvé leur chemin seuls jusque chez Madame Latvia, qui les a accueillis avec une certaine rancœur et des beignets à la confiture, avant d'aller frapper chez Blanche.

Il n'y avait là ni Blanche, ni Albert, ni personne, aucune explication, et ils n'avaient rien emporté avec eux. Toutes leurs affaires, intactes. Comme le dirait Madame Latvia, il y avait jonquille sous roche.

Et puis, Armelle. La petite Moche a succombé à ses souffrances, oui, et c'est tout le village qui est endeuillé. Ruth est même venue lui rendre hommage une dernière fois, il paraît qu'elle pleurait, la Ruth, ses joues gercées baignées de larmes, nous n'avons jamais vu ça ; il en faut beaucoup pour lui faire de la peine, sinon elle fondrait chaque fois que le boulanger Michon lui crache aux pieds. Madame Latvia a appris d'Angéline Leblanc que Ruth n'avait de cesse de parler d'une « prophétie », enfin, elle et ses idées d'ensorceleuse ; à une autre époque, elle aurait fini brûlée vive sur un bûcher.

Le maire Moche est absent, ainsi que Tristana, et en leur absence le curé Caron décide de prendre la parole avant que Michon le fasse, ce qui est rarissime :

- Mes très chères ouailles, Roger et Tristana Moche m'ont chargé de vous transmettre un message.

Évidemment, en de telles circonstances, ils veulent probablement nous éclairer un peu ; il faut dire que nous avons été plongés dans le noir complet toute la semaine,

avec Madame Latvia qui a repris la charge des enfants Campeau, Blanche et Albert qui ont pris la clef des champs, et puis Armelle, Armelle...

- Comme vous le savez, leur petite Armelle, cette semaine, est montée bien haut rejoindre son créateur – amen.

Le docteur Rondeau a les épaules qui tremblent ; ses nerfs ont dû le lâcher ; à son âge il devrait lire le journal et fumer la pipe, pas travailler et risquer la radiation de son ordre médical parce qu'il a fait saigner une adolescente. Le curé reprend :

- Roger et Tristana ont trouvé dans ses affaires une enveloppe datée du jour de sa mort, et adressée à tout le village. Quelle grâce, tout de même, qu'elle ait été aussi lucide à la fin, et qu'elle ait pu nous adresser une dernière prière! Le Seigneur lui aura laissé assez de force pour accomplir cette ultime tâche – amen.

Il en met beaucoup, avec sa grâce et son Seigneur, mais ce n'est pas nous qui le contredirons. Michon peut-être, s'il n'était pas si occupé à nous faire les gros yeux : il n'a pas encore digéré la disparition inexplicquée de Blanche et Albert et il nous en accuse ouvertement. N'empêche, le sang sur la manche de Samuel n'a pas été identifié ; les énigmes se suivent et ne se ressemblent pas.

Le curé lève le bras, solennel comme à la messe, décachette l'enveloppe et en sort un petit cahier couvert de taches brunes. Il l'ouvre et lit à voix haute :

Journal d'Armelle

20 avril

J'ai eu mes quatorze ans hier, mais je ne verrai jamais mes quinze ans. Et j'y suis résignée. Je suis prête. J'ouvre les bras, et j'attends la mort.

Ce n'est pas que je sois morbide.

Mais je dois accepter la prophétie.

(Quel début de journal, ça alors. Quand nous disions qu'Armelle parlait toujours comme si elle s'apprêtait à goûter à son dernier repas, en voilà la preuve ; à croire qu'elle fréquentait Ruth, cette petite, pour tenir des propos aussi agnostiques. Cette enfant a toujours été un cas à part, avant que Samuel Campeau lui vole la vedette avec son traumatisme. Le curé continue.)

23 avril

J'ai parlé à Ruth, hier soir. Après que Papa et Maman se sont endormis, je suis sortie par ma fenêtre et j'ai suivi la lumière, dans la forêt. Je n'ai pas peur dans la forêt, malgré les bêtes sauvages et ces histoires qu'on raconte à propos d'esprits maléfiques. Ce ne sont que fadaïses destinées à décourager les Campeau à trop s'éloigner. Maman dit souvent que si leur mère les domptait, elle n'aurait pas à inventer ces légendes sordides.

J'ai suivi la lumière dans la forêt, et j'ai trouvé Ruth. Elle m'attendait, assise près du feu, et elle m'a souri. Je ne sais pas si elle fait ça tous les soirs, mais elle avait fait rôtir un gros poisson, qu'elle mangeait avec les doigts.

Elle m'a chanté de drôles de choses. Ça change du piano de Maman.

(Nous nous agitons ; Ruth a bel et bien joué un rôle dans cette affaire de prophétie et il a suffi qu'elle inocule cette idée à Armelle, la pauvre petite, avec son Moche de père et sa Tristana de mère, pour que l'enfant y croie dur comme fer, ah, toutes ces révélations nous bouleversent ! Le boulanger Michon n'y a pas l'air insensible non plus, et Madame Latvia a comme toujours la goutte au nez et la larme à l'œil. Même le curé Caron, supposément touché par la grâce, sort un mouchoir pour éponger ses saintes larmes, avant de reprendre.)

2 mai

C'est vendredi, et Papa et Maman sont de nouveau partis à une de leurs séances. Parfois, ce village m'ennuie. Mais j'ai l'impression qu'il va arriver quelque chose. Peut-être que je vais mourir. Si on m'avait donné le choix, je ne sais pas si j'aurais préféré avoir Maman ou Madame Latvia pour mère.

(Quelle confusion chez cette petite, pour ainsi penser que nos rencontres avaient lieu le vendredi au lieu du lundi ; Madame Latvia le fait remarquer au curé, qui acquiesce, grave, et baisse les yeux vers le cahier.)

10 mai

Le curé Caron se cure le nez, quand il pense que personne ne regarde.

(Ah, ça, nul besoin d'un journal pour nous l'apprendre, il nous suffit d'assister à la messe tous les dimanches, n'empêche, cette petite avait du chien et une graine d'écrivain dans le crâne, et tiens, le curé rougit, nous serions prêts à parier qu'il va tenir ses mains éloignées de ses narines pour les prochaines semaines, celui-là.)

11 mai

Cher journal,

Papa m'a dit que hier soir, le boulanger Michon a accusé Ruth de lui avoir volé du pain. Je doute que ce soit vrai ; Ruth ne mange que ce que la forêt lui donne.

Maman joue encore son air triste au piano. Parfois, j'aurais envie de lui coincer les doigts dans le fermoir.

Il paraît que Blanche Bienvenu va épouser Albert Meunier. De toute façon, ces deux-là iront droit en enfer ; je les ai vus forniquer dans le cimetière, une nuit. Si ça se trouve, elle est déjà grosse.

(Quelle honte pour Blanche et Albert ; si seulement ils étaient là, Michon nous laisserait peut-être tranquilles un moment pour tourner son regard inquisiteur vers eux, et que dire de Tristana Moche, à part que oui, c'est vrai, elle joue toujours le même air au piano, si bien que personne ne sait si elle en connaît d'autres, et nous nous sommes même déjà demandé si son piano n'était pas mécanique, avec une seule pastille qui répète un morceau toute la journée.)

18 mai

Cher journal,

Papa a demandé au docteur Rondeau d'extraire mes dents de sagesse. Je n'en ai rien à faire, pour être franche avec toi, mais ça semble vraiment leur tenir à cœur.

À propos du docteur, je vais te dire une chose : une fois, alors que je patientais dans sa salle d'attente, j'ai entrouvert la porte de son cabinet – j'étais seule – et je l'ai observé . Eh bien tu ne devineras jamais, cher journal, ce qu'il faisait : il pigeait des bonbons à l'anis dans une petite boîte en fer, les débballait et s'empiffrait en regardant le mur devant lui, les yeux dans le beurre. Après, il lissait les papiers de bonbons et les remplaçait dans la boîte. Et il recommençait. Alors que j'attendais depuis une heure! Je te jure, cher journal, je l'ai vu s'enfourner bonbon après bonbon pendant dix bonnes minutes, après quoi il a rangé la boîte, a ajusté sa cravate, s'est levé – à ce moment-là j'ai refermé la porte – et est venu me chercher.

Je pense que Docteur Rondeau mange beaucoup trop de friandises pour un homme de son âge, mais je pense qu'il le fait parce qu'il n'a plus rien à attendre de la vie.

Au fond, je devrais peut-être me mettre aux bonbons à l'anis.

(Nous nous tournons vers Rondeau, et lui regarde ailleurs. Madame Latvia lance :

- Étrange, cette histoire de bonbons à l'anis. Lise Campeau faisait la même chose ; cette boîte remplie de papiers de bonbons bien pliés que j'avais trouvée dans son bureau...

Nous ne relevons pas la remarque ; après tout, nous sommes certainement plusieurs dans ce village à apprécier les friandises anisées et leurs emballages si jolis, avec toutes ces couleurs, qu'il est légitime de vouloir conserver pour pouvoir les admirer à loisir.)

20 mai

Cher journal,

Hier, le docteur a extrait mes dents de sagesse. Mais il est tellement maladroit qu'il m'a blessée avec ses pinces. Il m'a dit que ce n'était rien de grave et que ma convalescence serait seulement un peu plus longue. Pour le moment, j'ai très mal à la tête et tout ce que j'essaie d'avaler goûte la ferraille.

Ruth m'a visitée tout à l'heure, pendant que Maman était partie faire des courses. À en croire les yeux qu'elle a faits quand elle m'a vue, je peux déduire que j'ai déjà eu meilleure mine.

Je me repose beaucoup et ne sors pas.

25 mai

Je ne sais pas à quel point on me ment. J'ai l'impression que mes dents me font toujours plus mal. Le docteur me fait piqûre sur piqûre, mais je ne vois pas de différence. Je crache du rouge et du blanc dans ma bassine, plusieurs fois par jour.

Maman joue souvent son air triste au piano. Papa bégaie plus que d'habitude.

La nuit passée, le docteur m'a veillée jusqu'au petit matin. Comme une morte, je le jure. Et le pire, c'est qu'il a passé la nuit à manger des petits bonbons à l'anis, sans m'en offrir un seul.

(Un peu égoïste, tout de même, notre docteur, alors que la pauvre Armelle aurait pu profiter une dernière fois du bonheur de goûter à ces délicatesses – nous salivons rien qu'en les évoquant. Rondeau plaide :

- J'étais certain qu'elle dormait! Je n'allais tout de même pas la réveiller pour lui offrir mes friandises à sucer.

Il n'a pas tort, mais tout de même, le geste nous semble un peu cruel, surtout pour un médecin doublé d'un vieillard.)

1^{er} juin

Et si la prophétie était en train de s'accomplir? Est-ce que c'est comme ça que je vais mourir? Quelle mort bête. Quoique. Ruth ne m'a jamais dit comment j'allais mourir. Tout de même. J'aurais voulu mourir comme Lise Campeau, d'une balle tirée par un chasseur. C'est bien plus romanesque. Et prophétique, il me semble.

Je ne peux plus écrire longtemps. Je me fatigue très vite, maintenant.

(Qu'est-ce que Ruth est encore allée inventer pour manipuler Armelle avec ses histoires de prophétie. Le curé affiche un air sceptique, lui aussi, et reprend sa lecture.)

7 juin

Cher journal,

Personne ne m'en parle, autour, mais je vois bien que Maman fait la grimace chaque fois qu'elle entre dans la chambre. Le docteur Rondeau ne prend même plus la peine de venir. Ou alors il est mort de vieillesse ou de culpabilité, mais personne ne me le dit pour me ménager.

On dirait que je n'ai plus mal, tellement j'ai mal.

Tout à l'heure, Samuel Campeau est entré par ma fenêtre. Ça faisait une mèche que je ne l'avais pas vu. Il s'embellit, mais il semble lui manquer quelques boulons. Il ne m'a rien dit, même quand je l'ai salué, mais il s'est approché de mon lit. L'idiot ne regardait pas ce qu'il faisait ; il s'est sali la manche dans ma bassine.

Je lui ai demandé ce qu'il tramait dehors, seul. Je ne sais pas comment Blanche Bienvenu s'en occupe, mais elle ne semble pas meilleure que Madame Latvia.

Il m'a donné un bout de papier. Je retranscris ici ce qu'il y avait dessus :

« Ma petite Armelle,

Excuse-moi de ne pas être venue te visiter pendant ta convalescence. Tu as dû apprendre qu'Albert et moi avons pris la charge des enfants de Lise Campeau. C'est beaucoup de travail et je n'ai pas beaucoup de temps pour le reste. » (Si elle pense que je vais la croire ; Maman dit toujours que Blanche passe ses journées au moulin avec Albert, à lambiner, pendant que Madame Latvia s'inquiète beaucoup pour les enfants laissés sans surveillance.) « Si je t'écris, ce soir, c'est pour t'annoncer que nous partons, Albert et moi, en ville. Michon peut bien aller moudre sa farine lui-même.

J'espère que ce mot se rendra jusqu'à toi.

Meilleurs vœux de santé,

Blanche »

Le curé Caron lève les yeux au plafond, soit pour se rapporter à Dieu, soit pour regarder l'araignée qui descend en rappel vers son nez :

- Et il y a un petit épilogue, il semblerait. À la toute fin du journal, c'est très court :

Il y a certainement quelqu'un qui m'a tuée.

Puis s'en est allé.

Sur la pointe des pieds.

- Fin. Le journal s'arrête là.

Michon se braque tout de suite et crie :

- Ça, c'est le pompon! Vraiment. Cette vilaine enfant – Dieu ait son âme – qui ose dire que j'ai faussement accusé Ruth. Elle l'a mise dans sa poche, la vieille sorcière, c'est évident. Et l'Albert qui prend la clef des champs et qui me laisse seul à gérer le moulin, vraiment, ah! Belle génération, bravo la jeunesse!

Nous n'osons répliquer à Michon que vraiment, ce passage du journal est le moindre de nos problèmes, d'ailleurs il nous carabine encore du regard en lançant son « Bravo la jeunesse », comme si ça pouvait nous concerner, allons donc, il s'enfoncé dans le ridicule de jour en jour, notre boulanger, en tout cas s'il se présente aux prochaines élections nous pouvons jurer que nous ne voterons pas pour lui, plutôt élire Angéline Leblanc, même si son programme concernerait sans doute seulement le club de laine et tricots. Le curé joint ses mains :

- Mes enfants, j'aimerais m'attarder à l'épilogue de l'ouvrage dont je viens de vous faire la lecture. Il me semble avoir déjà vu ces mots quelque part. Ailleurs, dans un autre livre. Il ne s'agit pourtant pas d'un passage de la Bible, ça, les Saintes Écritures ne racontent pas d'histoires de meurtres. Quelqu'un a une idée?

Et tout de suite, Cantarini se lève pour clamer son :

- Dante! Dante!

On peut sortir Cantarini de l'Italie, mais pas l'Italie de Cantarini, lui et son Dante, s'il ne nous en a pas parlé mille fois il ne l'a pas fait une seule fois, Madame Latvia le fait taire et prend la parole :

- Moi aussi, j'ai déjà lu ça quelque part. Enfin, c'est pas compliqué, la petite a bien dû copier ça d'un livre qui traîne chez elle ; il suffit donc de demander à Roger ou à Tristana.

Rien de plus logique, en effet, de toute façon cette enfant portait des marques de perturbation psychique évidentes – jamais nous ne dirions cela à ses parents, mais peut-être, oui, peut-être leur vie sera-t-elle plus facile avec Armelle au cimetière.

Chapitre 12

Deux semaines sans voir notre Professeur! Quelle épreuve. On n'a jamais vécu cela. Il nous a fallu bien du courage et de la patience pour supporter l'attente, surtout avec tout ce qui se passe au village ces temps-ci. On observe. Partout où porte le regard, des membres inquiets. Le Professeur se présentera-t-il? Se jouera-t-il encore de nous? On transpire beaucoup, la dame devant nous a des sueurs froides qui perlent partout sur sa nuque, pauvre vieille.

Il est là!

Devant nous, sur l'estrade. Apparu – encore une fois – d'on ne sait où. Le soulagement envahit la salle, on se lève et on lui lance un tonnerre d'applaudissements. Certains sortent des mouchoirs, une rencontre sous le signe de l'émotion et des retrouvailles, vraiment. Il rayonne. Les joues rougies, par la joie, sans doute. Ses petites lunettes dorées sautillent sur le bout de son nez. Il rit aux éclats.

- Mes amis!

La clameur s'élève de toutes parts... Et sa voix nous fait tout drôle dans le cou, après deux semaines sans l'entendre.

- Mes amis! Quelle joie de vous retrouver ce soir. Car j'ai été absent, oui, vendredi dernier, vous l'aurez sans doute remarqué.

Comment aurait-on pu ne pas le remarquer, il nous charrie, notre brillant leader :

- Oui, j'ai pris du temps pour moi. Pour réfléchir à la suite des choses. Que nous le voulions ou non, mes amis, nous allons devoir nous battre. Moi, pour la survie de notre groupe. Pour le maintien de nos réunions. Vous, pour la survie de votre Professeur.

On sursaute ; la survie du Professeur? Qui le menacerait? Qui lui veut du mal? On ne laisserait jamais faire cela.

- Lundi dernier, ils ont lu le journal de l'adolescente décédée. Et quelqu'un, oui, un ennemi de cette société, cela va sans dire, a falsifié le document. Une main étrangère a forgé un passage complet du journal, oui! L'épilogue, pour être précis, a été rédigé *après la mort* de l'enfant. Les parents de la petite me l'ont juré ; il ne s'agit pas de l'écriture de leur fille. Quelqu'un a cru bon d'ajouter, à la toute fin du journal, ces mots :

Il y a certainement quelqu'un qui m'a tuée.

Puis s'en est allé.

Sur la pointe des pieds.

Qu'est-ce que ça veut dire? On s'interroge du regard, on se soupçonne, qui aurait voulu insinuer que l'enfant a été assassinée? Et d'abord, quel est ce style poétique? Qui écrit ainsi dans ce village? Autant de questions auxquelles tente de répondre notre Professeur :

- Pour le moment, j'avance dans le même brouillard que vous, mes ouailles. Une seule chose est certaine : pour vouloir ainsi colporter de viles accusations, le faussaire ne peut être qu'un ennemi de la famille de la défunte. Oser tourmenter ainsi des parents éplorés, quelle misère! Il ne s'est agi que d'un mauvais concours de circonstances, et d'une maladresse d'un pauvre vieillard trop âgé pour encore travailler comme il le fait, mais dévoué comme pas un.

Ses petites lunettes dorées s'embuent.

- Alors celui ou celle qui a inventé ces sottises sera puni, je vous le promets! On ne calomnie pas les gens sans preuves, ça, je ne le permets pas!

Il nous renvoie d'un geste, le nez tout rouge, et pendant qu'on quitte la salle, on l'entend répéter, au loin :

- Un accident, oui. C'était bien ça, un accident. Personne ne doit savoir. Un accident. La fin du livre, falsifiée. Personne ne saura.

Chapitre 13

Ce lundi marque le retour des Moche aux réunions, pas qu'ils nous aient manqué outre mesure, mais que voulez-vous, il faut bien que le maire prenne part à la vie politique du village, et nous présumons que Tristana ne se sentait pas le courage de rester seule dans leur maison vide, à encore jouer son air triste au piano, puisqu'elle accompagne son mari ; un petit couple bourgeois, c'est bien ce qu'ils forment, les Moche, lui avec son nœud-papillon, elle avec sa coiffure en croquembouche, même qu'on dirait qu'ils se sont embourgeoisés depuis la mort d'Armelle. Comme le veut le bon sens, le maire prend la parole le premier :

- Chers amis, nous aimerions, mon épouse et moi, vous partager notre bonheur d'être de retour parmi vous. Nous avons traversé une noire période, oui! Une bien noire période. Mais il faut passer à autre chose. Le village est passé à autre chose et il nous faut oublier. Oublier le drame de notre petite Armelle, oublier ces histoires de chasseur inconnu, laisser Lise Campeau reposer en paix... Il nous faut continuer à vivre.

Quel drôle de discours il nous tient là, lui qui paraissait si effondré aux funérailles de sa fille il y a à peine une semaine, et même Tristana trouve la force de sourire, elle à qui l'apothicaire Malenfant disait fournir des calmants en quantités équestres pour l'aider à ne pas se jeter en bas de son piano – ce sont ses propres mots –, et voilà qu'ils nous exhortent à oublier, à pardonner, on aura tout vu, Michon semble de notre avis :

- Dites donc, Monsieur le maire, avec tout le respect que je vous dois, qu'est-ce que vous faites de Ruth? De Blanche Bienvenu? De la Pétition? Le mystère du chasseur inconnu n'est toujours pas résolu, je vous signale.

- Oui, boulanger Michon, vous avez raison. Plusieurs pièces manquent au casse-tête. Mais la vague de malheurs qui s'est abattue sur nous est passée. Le curé Caron vous en parlera à son prochain sermon, j'en suis convaincu. Il faut aller de l'avant et cesser de remâcher les paroles malheureuses qu'ont entendues ces murs depuis quelques semaines. La mort de ma fille – Dieu ait son âme – a conjuré le sort. Je vous le promets, oui!

À quoi joue-t-il, notre maire? Depuis quand parle-t-il avec cette assurance dans la voix, avec cette fermeté, sans bégayer? Cette volte-face nous étonne, pire, nous abasourdit : une coiffeuse a été abattue d'une balle en plein front, et lui veut abandonner

l'enquête, laisser courir ce satané chasseur inconnu, Michon ne le laissera pas s'en tirer comme ça :

- Enfin, Monsieur le maire, vous délirez? Le chasseur peut frapper n'importe quand! Et n'importe qui ; il s'en est pris à Lise Campeau, et qui nous dit que la mort d'Armelle était réellement accidentelle? Personne ici ne comprend comment une robuste fillette a pu succomber à une extraction de dents. Et je vous rappelle qu'elle a elle-même écrit qu'on l'avait tuée!

Quel sens du drame chez ce boulanger, c'est tellement grec tout ça ; Madame Latvia s'agite, elle qui adore les tragédies, et renchérit :

- Le boulanger a raison! C'est pas en se fourrant la tête dans le sable qu'on va réussir à dénicher l'assassin, parole de Latvia!

Pour une fois, nous appuyons entièrement Michon et Madame Latvia, et ça nous donnerait presque envie de le crier haut et fort, mais ils n'ont pas besoin de nous, ils s'autosuffisent, si nous pouvons oser le dire, et nous attendons la réponse du maire avec anxiété :

- Je vous ai assez vus, tous. Allez! Chacun chez soi, oui, rentrez tous!

Chacun chez soi, enfin, quelle mouche a piqué le maire Moche? Le boulanger, Madame Latvia, Angéline Leblanc, Cantarini et les autres, tous prennent l'air ébaubi et se lèvent, comme des automates, pour remonter vers la sacristie. Et nous les suivons, envoûtés. Troublés. Le maire sort des petites lunettes à monture dorée de sa poche alors que nous gravissons l'escalier.

Chapitre 14

- *Eux!* Ils me regardaient avec leurs yeux d'intrigants, ils me soupçonnaient, *eux*. Vous savez, *eux*, ils s'assoient toujours ensemble, ils épient, ils observent, ça se voit, ils notent tout dans leurs esprits malades.

Le Professeur ne s'est pas fait attendre cette semaine ; il arpentait déjà la salle lorsqu'on est entrés. Maintenant, il rage, notre pauvre gourou, il ne devrait pas s'emporter comme ça.

- Vous voyez de qui je parle, quand je dis *eux*?

C'est à nous qu'il adresse sa question, quel honneur, on répond spontanément, sans réfléchir et avec enthousiasme, un grand sourire aux lèvres :

- Oh oui, Professeur!

Il fulmine :

- Ne souriez pas, abrutis, il n'y a rien de drôle. *Eux*, ce groupuscule qui se croit au-dessus des autres, *eux*, vous savez, les quatre idiots sans nom, ceux qui ne parlent jamais qu'avec leurs yeux, avec leurs regards aliénés, leurs mains baladeuses sur leurs genoux cagneux. *Eux*, ils me font vomir.

On voudrait bien vomir avec lui, mais on a le ventre vide, ah, quel dommage quand même. Une question nous assèche les lèvres, qu'on n'ose poser : qui, *eux*? Le Professeur reprend, les masses en l'air :

- *Eux...* Heureusement qu'ils n'assistent pas à nos rencontres. Parce que si c'était le cas, laissez-moi vous dire que *PAN!*

On sursaute. À la bosse dans son pantalon, on devine la forme de son arme. Toujours prêt. Il est tout-puissant.

- C'est *eux* qui ont failli tout gâcher, lundi. Lorsque le père de l'adolescente morte a accepté que je prenne l'affaire en main. Il faut que ce village passe à autre chose, il faut oublier, oui, il le faut.

Prendre les affaires en main, voilà bien notre leader, une main de fer dans un gant de velours et des yeux de renard derrière ses petites lunettes en or.

- Mes amis, mes brebis, aux grands maux les grands moyens, n'est-ce pas? J'ai tenté, lundi, de faire entendre raison à tous ces imbéciles qui cherchent le midi à quinze heures ou encore plus tard. Mais tous ces idiots semblent insensibles à mon charisme, oui, damnés soient-ils. Et il y a *eux*, comme je vous le dis, *eux* qui complotent, qui

médisent, quelle nuisance. Il faut les éliminer, s'en débarrasser. Et surtout, surtout, il faut cesser de parler de la jeune fille. Il faut avancer, bouger, oui, il faut passer à autre chose. Mettre un terme à cette histoire de chasseur inconnu une bonne fois pour toutes. Et d'abord, qu'est-ce qui dit que ce n'est pas *eux*, le chasseur inconnu? Qu'est-ce qui leur prouve à tous que le chasseur inconnu est un individu? Ne pourrait-il pas s'agir de ce groupuscule maudit? Je les vois très bien, *eux*, pactiser avec la mort pour arriver à leurs fins, ah, ça, oui!

On se lève, on applaudit à se rompre les phalanges, tout pour notre Professeur ; on a envie de lui crier « Tout pour toi, Professeur », mais ce serait pure folie de jeunesse. Et lui s'incline humblement :

- Hors de ma vue, tâcherons.

Ah! Professeur.

Chapitre 15

Il fait chaud, cette semaine, au sous-sol de l'église, et ça ne tient pas seulement au temps doux de juin qui a fait sortir à Ruth ses affaires d'été – elle s'enroule maintenant dans des kilomètres de jute, sa tenue légère – , non, vraiment, il fait une chaleur d'étuve surtout parce qu'Angéline Leblanc, malgré les lainages qu'elle se jette sur le dos tous les matins, s'assoit encore et toujours près du poêle, qu'elle nourrit toutes les dix minutes à grand renfort de brindilles, et en toute honnêteté, il y a des limites à ressentir le froid dans ses vieux os, puisque même le boulanger semble d'accord avec nous :

- Enfin, Angéline, ça n'a plus de sens, alimenter le poêle en plein juin, a-t-on jamais vu ça?

Angéline Leblanc se cale sous ses pelures, l'air gêné, le chignon qui se ramollit, et se tourne vers Madame Latvia pour plus de réconfort, mais nous comprenons Michon ; les assemblées nous tirent bien assez de jus ces temps-ci sans que la chaleur ne nous accable par-dessus le marché, tiens, le maire se lève :

- M-m-mes amis, bonsoir. Il est vrai que le m-m-mois de juin nous a rapporté la température des beaux jours. Et comme je vous le disais la semaine p-passée, il vaut mieux laisser derrière nous les tristes m-m-moments vécus ces dernières semaines. J'espère que chacun fera de son mieux p-pour aller de l'avant.

Ah ça, rien de nouveau sous le soleil des Moche, toujours cette étrange manie du maire de vouloir tout oublier, déjà que le curé Caron oublie parfois de donner son sermon du dimanche – l'autre matin, Michon a dû aller le tirer du lit parce que tout le village attendait devant l'église et lui n'en finissait pas de se réveiller, une histoire de vin de messe, faut pas croire – alors vraiment, nul besoin d'un élu qui joue à l'autruche, quelle grotesque contradiction, et le voilà qui reprend :

- Ce n'est p-p-pas que j'aie oublié Armelle, ma p-pauvre chérie d'amour...

Tristana Moche, qui semble avoir retrouvé l'envie de vivre depuis la semaine dernière, comme en témoigne son chapeau exotique, verse tout de même une larme de crocodile pour appuyer le propos de son époux, qui la considère, les sourcils pentus, avant de continuer :

- Mais ce village ne p-p-peut vivre dans la peur plus longtemps. C'est p-précisément ce que recherche le chasseur inconnu. La p-peur, la p-peur panique qui

disperse les esprits, qui brouille le jugement. Il ne désire q-que cela, c'est l'évidence même.

Il semble bien sûr de ce qu'il avance, notre maire, qu'est-ce qu'il peut bien en savoir, de la psychologie du tueur maniaque qui sévit, allons, nous sentons les regards perplexes partout autour, et ça fait du bien, puisque même Angéline Leblanc a délaissé un instant son poêle pour prendre l'air soupçonneux, et bien sûr, Michon rattrape la balle au vol :

- Monsieur le maire, avec tout le respect que je vous dois, je me permets de vous prévenir que le village se pose de sérieuses questions depuis la semaine dernière. Vraiment, balayer du revers de la main les multiples drames qui ont frappé les habitants depuis quelques mois, et passer l'éponge sur le meurtre de votre propre enfant? Laisser courir un prédateur de la trempe du chasseur inconnu? Je ne cherche pas chamaille, vous le savez, mais ce serait suffisant pour vous faire destituer, Monsieur le maire, encore une fois, avec tout le respect que je vous dois.

Destituer Roger Moche, ah! Le boulanger sort les grands mots ; nous savons fort bien qui il verrait trôner à la place du maire, et nous pouvons vous jurer que ce n'est pas Madame Latvia.

- B-boulangier Michon, je ne vous ai vu consulter p-personne pendant la séance, et je ne peux d-d-donc pas affirmer que ce que vous avancez est le résultat d'un vote d-démocratique valable et vérifiable.

Il a plus de verve qu'avant, le maire, surtout face à Michon, et s'il continue, il pourrait bien devenir aussi effronté que Blanche la disparue ; pour le moment, en tout cas, le boulanger pique un fard et respire comme un buffle, à croire qu'il va charger, mais non, il se renfrogne et croise les bras, et c'est Madame Latvia qui prend la parole :

- Monsieur le maire.

La voix enrouée, notre fleuriste, elle a dû s'épuiser à surveiller les petits Campeau, il faut dire que le plus vieux n'a toujours pas repris les habitudes nocturnes d'un humain ; nous l'entendons parfois crier sa déconvenue dans la nuit, sa petite tête bouclée à la fenêtre de Madame Latvia, voilà qui ne doit pas contribuer au sommeil de la pauvre vieille.

- Monsieur le maire, vous divaguez.

Elle n'y va pas de main morte, nous nous calons dans nos sièges, même Michon écarquille les yeux – pour une fois il doit se sentir moins seul – et Angéline Leblanc se

recroqueville sur sa petite carcasse et rajoute une bûchette au poêle, quelle habitude déplaisante.

- Vous divaguez complètement. Il *faut* retrouver le chasseur inconnu. Ne serait-ce que pour ma santé mentale. Oh, je sais, on s'en fiche bien, de la vieille Latvia, mais c'est tout de même elle qui s'occupe des trois petits à longueur de journée, et Dieu sait qu'elles sont longues, leurs journées.

Madame Latvia nous ferait sans doute pitié, si elle n'essayait pas autant.

- Le plus vieux, l'autre nuit, s'est levé en cachette, a fait le tour de ma boutique avec mon sécateur et m'a ruiné tous mes bouquets! Une vingtaine de bouquets, je vous mens pas! Des centaines de tomates, par la fenêtre! Aux poubelles, l'argent de la Latvia! Pas besoin de vous dire qu'elle a été pénible, ma journée, à tout nettoyer, à tout refaire, et en plus à travers les larmes, j'y voyais pas. Qu'est-ce que j'ai fait au divin pour mériter tout ça?

Le mouchoir sort, le nez coule, vous connaissez la chanson et nous aussi, en fait il n'y a qu'Angéline Leblanc qui s'apitoie encore sur le sort de notre fleuriste ; elle lui flatte le dos d'une main et de l'autre, jette au feu une brindille qui se recroqueville, se plie, une araignée qui s'entortille les pattes, on dirait, avant de se consumer.

- Mademoiselle Leblanc, assez, avec le feu!

Même le curé Caron pique sa crise, ce n'est pas rien, et Giorgio Cantarini claque la langue et se croise les bras, quelle étrange assemblée, quelle chaleur, quelle époque mes amis, nous le murmurons ensemble, quelle époque mes amis, nous qui entendions une simple affaire de vol de miches il y a à peine deux mois, et maintenant, nous voici, en sueur, en perdition. La lueur du plafonnier fait des serpentins, comme lorsqu'on pose les yeux sur la pointe d'une flamme, et tout autour de nous devient flou et dansant, à croire que c'est l'église en entier qu'Angéline a lancée au brasier ; heureusement que le boulanger nous ramène à la raison :

- Nom d'un chien, ce feu, c'est insupportable. Il faut sortir d'ici. Enfin, Angéline, vous perdez la tête, ma pauvre. Je pourrais faire cuire mes baguettes juste en les posant sur le sol.

Et il se lève, se retourne vers nous, encore le regard-revolver, l'air de dire « vous, vous ne nous empêcherez pas de sortir d'ici, cette fois », ah, quel sens du drame, et nous nous levons à sa suite, il n'y a qu'Angéline Leblanc qui reste prostrée près de son poêle, elle ne va pas bien, celle-là, enfin, Madame Latvia s'en occupera, elle n'a rien d'autre à faire, cette paresseuse.

Chapitre 16

Le Professeur est déjà à nous attendre, debout sur son socle. Il fait les cent pas, comme à chaque réunion depuis que toute cette affaire de chasseur inconnu hante son esprit, enfin, on spécule, jamais on n'oserait prétendre comprendre la psychologie de notre guide.

On regarde autour. Partout, des têtes dévissées.

Vers l'escalier de la sacristie.

- Excusez-moi. Je cherche l' élu de ce village.

On n'en croit pas nos yeux. Pas nos oreilles. Qui est ce badaud? Un homme. Un grand manteau brun, des bottes de pluie vert kaki, une grosse monture de plastique noire de travers sur le bout du nez, une serviette de cuir au bras. Il répète :

- Je cherche l' élu.

On se retourne vers le Professeur. L' élu? L' élu du village? On en perd notre latin, notre grec et nos bretelles. Notre maître ajuste ses petites lunettes dorées, plisse les yeux et crie plus qu'il ne dit :

- Qui êtes-VOUS? Et qu'est-ce que votre foutaise d'ÉLU?

L'étranger se racle la gorge, essuie une goutte de pluie sur sa joue :

- Ce village doit bien faire l'objet d'un vote démocratique. Qui est l' élu? Le représentant des citoyens?

Ah! Le maire! A-t-on idée de s'exprimer en paraboles de la sorte.

Notre Professeur ne se démonte pas.

- Ceci est une rencontre privée, Étranger. Vous n'êtes pas le bienvenu. Les assemblées du village se tiennent les lundis. Revenez dans trois jours.

L'inconnu se gratte le menton.

- Je vais plutôt prendre une chambre à l'hôtel.

Un hôtel. On aura tout entendu. Le Professeur s'en charge :

- Il n'y a PAS d'hôtel, ici. Hors de ma vue, misérable!

L'Étranger hausse les sourcils et sur son maigre visage se forme un rictus, l'expression de quelqu'un qui veut faire croire qu'il en sait plus que les autres.

- Je trouverai bien un endroit où m'installer. J'ai une tâche à accomplir. Mesdames, messieurs, bonsoir.

Il remonte, un pas lent et léger, et ne reste de lui que la flaque que son manteau trempé a laissée sur le plancher.

Le Professeur grimace.

- Encore des ennuis, oui, bien des ennuis à prévoir.

Si vous le dites, Professeur.

Chapitre 17

Nous ne dormons pas depuis vendredi, tout excités que nous sommes par l'arrivée d'un Étranger, un drôle de lapin des villes égaré dans les champs. Au début, nous croyions qu'il s'agissait – quel bonheur! – d'un constable venu rétablir l'ordre, attiré par nous-ne-savons quelle rumeur que le vent aurait semée jusqu'aux portes de la ville, mais le bruit a vite couru que l'homme n'était qu'un scientifique, d'ailleurs, ses grosses lunettes ont beaucoup impressionné Madame Latvia, qui les a comparées à celles d'un penseur allemand, un contemporain de la nuit des temps, sans doute, et Angéline Leblanc, chez qui est allé frapper l'inconnu pour demander asile, a troqué ses hardes pour des robes corsetées, avec tout un tas de baleines et les tissus qu'il faut pour ressembler à une dame des grands centres.

Le boulanger Michon, que la modestie n'étouffe que dans les rêves du maire Moche, ne se gêne surtout pas :

- Monsieur le maire, avec tout le respect que je vous dois, je pense parler au nom de mes concitoyens en vous proposant de laisser la parole, cette semaine, à notre Invité. Après tout, c'est tellement rare...

Ça, pour être rare, nous ne le lui faisons pas dire, demandez à Ruth qui vivait déjà quand ils ont construit la route du village, elle vous le dira : ils ont décidé qu'elle ne se rendrait pas plus loin qu'ici exprès pour nous isoler, nous pourrions le jurer, parce que vivre au bout d'un chemin, adossés à la forêt comme à un grillage, ça donne rudement l'impression de vivre au bord de rien, mais voilà l'Invité qui se lève ; il porte un habit gris, tout pour faire sérieux :

- Bonsoir à tous.

Il nous sourit, nous lui rendrions bien la monnaie de sa pièce, à ce gentil Invité, mais Angéline Leblanc se lève et prend la parole, d'ailleurs le claquement de ses semelles vernies sur le plancher fait sursauter Cantarini, qui roupille, il doit rêver à sa Trieste natale ou à sa défunte Nicoletta :

- Monsieur l'Invité est en fait Monsieur le Recenseur.

Fière d'elle, l'Angéline de vieille fille, elle vient de prononcer plus de mots en une minute qu'au cours de tout le mois dernier, mais le boulanger Michon ne se laisse jamais impressionner, et il croise les bras.

- Le Recenseur? Et il ressent quoi?

L'Étranger hausse les sourcils, abaisse les paupières, fronce les sourcils, rouvre les paupières, l'air absorbé au plus profond de son intellect, avant de répondre :

- Je recense.

Il recense, c'est dit, c'est noté, merci de la précision, Étranger. Nous examinons le maire Moche qui, malgré ses talents d'orateur limités, a fait des études quelque part, à une certaine époque, et qui connaît une certaine science, à tout le moins c'est ce que Tristana prétendait à tout bout de champ au salon de feu Lise Campeau, alors le maire dit :

- La science du recensement. B-b-brillant.

Il y en a au moins un de nous qui sait de quoi il en retourne, Madame Latvia elle-même a pris son air déboussolé, elle n'a pas encore sorti les petits mouchoirs et la grosse peine mais ça ne saurait tarder, heureusement, le Recenseur rectifie :

- La science des statistiques.

Le voilà qui contredit déjà le maire, ah, ils n'ont peur de rien, ces gens de la ville, c'est nous qui vous le disons, et du coup la dynamique de l'assemblée change du tout au tout, et nous nous retrouvons tous élèves, petits marmots pendus aux lèvres d'un maître qui se purlèche et annonce :

- Je suis envoyé par le gouvernement.

Nous frissonnons, tous. Le gouvernement. Ça ne va pas plus haut que ça, c'est le comble de l'officiel, nous vous le garantissons, et rien que savoir que le gouvernement a une vague conscience de notre existence nous renverse l'estomac et nous le secoue quatre fois.

- Le gouvernement a besoin de savoir qui vit ici. Avec précision. L'âge, la profession, mais surtout, le nombre d'habitants, et par-dessus tout, leur nom.

C'est beaucoup de détails, beaucoup de renseignements pour un seul homme, même Recenseur, et nous déglutissons parce que franchement, l'exhibitionnisme, ça n'a jamais été notre fort.

- Je procéderai avec méthode. Je comprends que les habitants de ce village se rassemblent ici deux fois par semaine, les lundis et les vendredis.

De quoi parle cet hurluberlu? Les séances ont lieu les lundis, et jamais les vendredis, quelqu'un devrait le remettre à sa place, déjà une première erreur, il faut bien travailler pour le gouvernement pour se tromper de la sorte, méprisable, ce type, au fond, et Michon ne se gêne pas :

- Sauf votre respect, vous êtes dans l'erreur. Nous tenons nos assemblées tous les lundis. Point final.

Le Recenseur évalue le boulanger du regard, jauge sa panse, il semble, et dit :

- Nom, âge, profession?

Michon croise les bras et grogne :

- Vous demande pardon?

- Je n'ai pas de temps à perdre. Autant commencer tout de suite. Nom, âge, profession?

L'air se raréfie dans la salle, Angéline Leblanc ne se prive pas et sort un bonbon à l'anis de son sac à main, et nous écarquillons les yeux en attendant la réplique du boulanger Michon.

- Ce n'est pas un rat de bibliothèque de votre genre qui va faire les lois dans mon village, vous apprendrez.

Impressionnant ; Michon, pour une fois, ne se gêne plus et parle carrément comme s'il occupait le poste du maire Moche, qui assiste, passif comme nous, à la joute ; si ça se trouve il n'a même pas relevé l'arrogance du boulanger, mais le Recenseur ne se laisse pas distraire :

- Nom, âge, profession?

Michon se renfrogne, comme chaque fois qu'il a épuisé tous ses arguments, et joint les mains sur sa panse, pendant que Madame Latvia se lève.

- Faut pas se prendre pour le divin, Recenseur, parce qu'il y en a dans ce village qui vous remettront à votre place dans le temps de le dire.

- Je ne me prends pour rien du tout. J'ai un travail à abattre et personne ne m'en empêchera. Il s'agit d'un Recensement National.

Il n'y a pas à dire, nous entendons les majuscules, comme lorsque le boulanger parlait de sa sacrée Pétition, ils se prennent au sérieux, ces deux-là, et dans un autre contexte ils pourraient sans doute devenir bons copains, mais Madame Latvia trouve encore à répliquer :

- De toute façon, Recenseur, c'est pas tout le monde qui assiste à l'assemblée. Il manque les enfants, pour commencer, et plusieurs adultes aussi, pour mal faire.

- Je sais, Mademoiselle.

Ah bon, « Mademoiselle », ah, il sait comment la prendre, celui-là, et la fleuriste s'attendrit de cette marque de respect qui lui enlève cinquante années de rides au milieu du front, mais le Recenseur continue, sérieux :

- Je sais. Mais en assistant à la réunion du lundi et à celle du vendredi, je réussirai certainement à collecter presque tout ce dont j'ai besoin. Pour ce qui est des enfants, rien de plus facile, j'irai à l'école demain matin.

Il est borné, cet étranger, avec sa rencontre du vendredi, à croire qu'Angéline Leblanc lui a fait prendre des liqueurs qui lui montent aux cellules, et cette fois, c'est le maire Moche qui contredit le Recenseur.

- Cher ami, v-v-vous faites erreur, comme vous l'a fait remarquer le b-boulangier Michon : les assemblées du village se tiennent les lundis seu-seulement.

Le Recenseur se raidit et ajuste son chapeau comme un inspecteur dans un film, avant de répondre :

- Alors, il devait s'agir d'une réunion extraordinaire.

Le boulangier et Madame Latvia reniflent, le maire et le curé Caron se signent, et nous haussons les épaules ; de quoi peut-il bien parler, cet extravagant? Nous avons presque envie de nous lever pour le lui demander, mais Roger Moche prend la parole.

- Ce qui est ex-extraordinaire, ami Recenseur, c'est v-votre obstination. Mais c-comme il se fait tard, levons la séance. Vous accomplirez votre tâche la semaine p-p-prochaine.

- Ah non, la semaine prochaine, et quoi encore? Je dois lever le camp vendredi, au plus tard.

- Le maire Moche a dit la semaine prochaine, Étranger. Vous n'allez tout de même pas contredire notre élu?

Michon transpire la condescendance, ce qui lui va bien, comme attitude, et ça semble fonctionner, puisque le Recenseur lève le menton et fait faire deux ou trois tours d'ascenseur à sa pomme d'adam.

Et nous sortons, les pieds lourds, le pas fatigué, en toisant l'étranger qui balance les bras, l'air nonchalant et sûr de lui malgré tout.

Chapitre 18

Le Professeur se mord les joues en appuyant dessus avec les jointures de ses doigts. C'est la première fois qu'on le voit faire ça, et ça nous inquiète. Il a les yeux perdus quelque part dans une tempête de brume, et il remonte sans cesse ses lunettes dorées sur l'arête de son nez.

La raison de son désarroi, on la connaît, et on la regarde, même. L'Étranger, celui-là même qui a interrompu notre séance vendredi dernier au péril de sa vie, est revenu nous ennuyer cette semaine. Une créature de bravoure ineffable ou un inconscient invétéré, voilà tout ce qu'il peut être, cet intrigant. Car pour revenir narguer le Professeur, il faut l'être, ineffable et invétéré.

- Étranger, que faites-vous ici?

Le Professeur a pris son ton des mauvaises semaines, les semaines de pistolet fumant et de corps à enjamber.

- Je viens recenser.

Ah, il veut jouer aux charades, le petit nouveau, mais il apprendra sans doute vite que le Professeur gagne toujours à tous les jeux.

- Aucune utilité. Aucun intérêt. Personne ici n'a besoin d'un ressentiment.

- C'est un Recensement Obligatoire et National.

Du tac au tac, l'Étranger, c'est comme ça qu'il répond, et ça semble déstabiliser notre maître, mais seulement une seconde.

- Fadaises. Personne n'a demandé de recensement non plus. Retournez d'où vous venez, Inconnu.

L'Étranger penche la tête, croise les bras sur son gros bloc-notes, jauge la salle du regard.

- Qui êtes-vous? Quel est ce groupe? Pourquoi vous réunissez-vous ici?

Le Professeur a la main gauche qui tremble, il fourrage la poche de sa veste, se racle la gorge et lance, rauque :

- Nous avons le droit d'être ici!

- Je n'ai jamais dit le contraire. Je vous demande ce que vous faites ici, encore, ce vendredi. Les assemblées du lundi ne vous suffisent pas? Vous avez encore des choses à vous dire?

On retient notre souffle. L'Étranger s'en permet. S'en permet beaucoup. Le Professeur fixe un point au fond de la salle. Il tâte le contenu de sa poche, décidément, c'est un très mauvais jour. On se retourne ; il n'y a rien, au fond, rien que le spectre de cette malheureuse consœur morte au combat.

- Vous ne savez pas où vous êtes, Inconnu. Vous vous aventurez là où vous ne devriez jamais aller. Ne revenez pas. Restez avec eux. Ici, on ne veut pas de vous.

L'Étranger ajuste ses grosses lunettes.

- Des menaces? Êtes-vous l'élu de ce village, monsieur?

Le Professeur grimace un petit rictus, plisse les yeux, et ajoute, plus sûr de lui :

- Monsieur le Recenseur, il y a dans ce village un chasseur. Un chasseur inconnu. Un homme – ou une femme – qui aime bien rôder dans la forêt pour y traquer les bêtes sauvages. Mais ce chasseur est imprudent. Il tire sans crier gare. Et il est maladroit. Il perd des balles. Il a déjà frappé. Et le jour viendra – sans aucun doute – où il frappera encore. Ce n'est pas sûr, pour un étranger, ici. Retournez dans votre ville. Reprenez la route, vous ne pourrez pas vous tromper ; elle se termine ici. Reprenez-la. Allez dans la ville, allez voir le gouvernement et dites-lui qu'ici, il n'y a rien. Un sentier qui meurt à l'orée d'une forêt, c'est tout. Pas de village. Pas d'assemblée. Rien, personne. Vous avez fait fausse route, il n'y avait rien à recenser. Votre tâche est accomplie.

L'Étranger ne se démonte pas. Il lève le menton et réplique :

- Qui est ce chasseur? Il me faut son nom, son âge, sa profession, tout.

Il veut faire le malin, eh bien, tel sera pris qui aura cru prendre, car avec le Professeur dans les parages, notre charlatan n'aura pas la vie facile, on peut vous le promettre.

- Je vous aurai averti, Inconnu.

Il renifle un grand coup.

- Votre tâche est accomplie, Étranger.

Il l'a dit en séparant bien chaque syllabe. Et on sort, tous.

Chapitre 19

Cette semaine, le boulanger Michon nous annonce qu'il a eu sa dose :

- J'ai eu ma dose!

Quand un boulanger a sa dose, ce qui est rare parce que franchement, ils sont tous solides comme des buffles ou comme des muffles, eh bien quand ça arrive, nous pouvons vous le dire, c'est tout le monde qui en subit les conséquences :

- J'ai eu ma dose, comme tout le village. Une morte, passe encore, allez. Lise Campeau victime d'un chasseur inconnu, soit. Personne ne pratique la chasse, dans ce village, et le hameau voisin est à trente kilomètres, mais allons, quelqu'un de la ville a peut-être décidé de venir taquiner le faisan dans le coin. Mais ensuite, Armelle Moche, à qui on décide d'extraire des dents, et qu'on charcute jusqu'à la faire succomber. Tout ça n'a pas plus de sens. Et puis la Blanche qui prend la poudre d'escampette avec son Albert, juste au moment où Madame Latvia allait lui léguer les petits Campeau qu'elle semblait tant vouloir prendre avec elle. Et maintenant, un Recenseur qui a envie de nous faire nos lois. Vraiment, Monsieur le maire, vraiment, concitoyens, vraiment, ce boulanger a eu sa dose!

Le docteur Rondeau s'essuie le nez dans son grand mouchoir rêche, les yeux mouillés, comme chaque fois qu'on évoque le nom de la fille qu'il a massacrée, et le maire Moche se signe en même temps que le curé Caron ; c'est qu'il n'a pas tort, Michon, avec son indignation : quand cela va-t-il finir? Nous songeons avec regret à l'année dernière, si paisible, si belle, avec le suicide de Merteuil, l'ancien maire, pour seule tragédie, et nous regrettons ces temps perdus de calme monotonie. Le boulanger continue d'avoir sa dose :

- Il faut bouger! Chercher! S'employer à faire la lumière sur cette affaire!

Ah, ce n'est pas nous qui le contredirions ; seulement, que faire, par où commencer?

- Qui est le Professeur?

C'est le Recenseur qui a parlé, lui qui se tenait là, bien tranquille, juste derrière nous, nous sursautons de l'entendre si près, et tout le monde dans la salle semble sous le choc, mais c'est Madame Latvia qui finit par répondre :

- C'est Timothée Lescart. Vous êtes allé recenser les petits à l'école et vous connaissez même pas le nom de leur maître?

Elle a bien parlé, la fleuriste, allons donc, le Recenseur prend la peine d'aller harceler nos pauvres petits et il n'est même pas fichu de noter le nom de l'instituteur, il nous prend pour des imbéciles heureux, celui-là.

- Non, je ne parle pas de cela. Je parle du Professeur.

Cette fois, c'est le maire Moche qui se braque et qui réplique :

- L'instituteur du village s'appelle Timothée L-lescart, Recenseur. M-madame Latvia vient de vous le dire. Si vous v-voulez bien nous laisser tenir cette assemblée, n-nous vous en saurons gré, merci.

Il a repris du poil de la bête, notre maire, depuis qu'Armelle a passé l'arme à gauche, lui qui auparavant s'écrasait sous le tonnerre de Michon, le voilà qui remet un homme de la ville à sa place, qui l'eût cru?

- Je parlerai si j'en ai envie, merci bien, Monsieur Moche. D'ailleurs, j'ai quelque chose à dire à tous.

Prétentieux, celui-là, il se racle la gorge et se lève, se redresse bien droit dans sa redingote cirée, la jaune moutarde qu'il avait le premier jour.

- Je ne suis pas ici pour vous enlever quoi que ce soit. Je ne suis pas ici pour vous faire du mal. De toute ma vie, je n'ai jamais vu – et j'en ai sillonné, des routes de campagne – un village aussi reculé, aussi refermé sur lui-même que le vôtre. Vous croyez que je ne vous vois pas, la semaine, quand je sonne à vos portes et que vous tirez vos rideaux comme des poltrons. Vous pensez que je fais ce travail pour vous nuire. Que redoutez-vous, que craignez-vous donc? Depuis deux semaines que je suis là, et tout ce que j'ai réussi à recueillir, ce sont le nom et l'âge de Mademoiselle Leblanc – et je ne vous raconte pas tout ce que j'ai dû faire pour qu'elle y consente – ainsi que ceux des enfants, après avoir dû littéralement les leur extraire de la bouche tout en les gavant de bonbons à l'anis, dont ils semblent inexplicablement tous raffoler.

Tiens, elle a craqué, l'Angéline, nous aurions dû nous en douter, elle qui se grime comme une pimbêche depuis qu'elle héberge l'Étranger, il ne lui aura fallu qu'un regard langoureux pour qu'elle cède à tous ses caprices, c'est certain ; quelle déception, Madame Latvia sort son mouchoir :

- Angéline, pas toi... comment t'as pu nous faire ça?

- Mais faire quoi? Je prends les informations dont j'ai besoin et je m'en vais! Le plus vite vous coopérez, le plus tôt je suis parti. Qu'y a-t-il de si terrible à fournir son nom, sa date de naissance, son occupation?

Nous nous demandons s'il mesure bien ce qu'il dit, cet étrange Recenseur, avec ses lunettes de savant fou et son pardessus excentrique, s'il croit qu'un citoyen va venir nous identifier, nous sortir de notre église, nous aligner sur la place de la Fontaine comme autant de larrons en foire, nous demander notre nom, notre âge, nous dénombrer, nous compter comme un vulgaire cheptel, ça, non, et pour une fois, nous sommes de l'avis de Michon ; nous ne nous laisserons pas faire. Cet Inconnu, c'est la cerise qui fait déborder le verre ; après toutes les plaies que nous avons endurées cette année, nous n'espérons que retrouver la simplicité. Madame Latvia semble de notre avis :

- On demandait qu'à continuer comme tout avait commencé, nous. On voulait que se rencontrer ici, les lundis, et régler nos petits problèmes. On avait pas besoin de ces dérangements, de toute cette histoire. Seigneur! Le divin met sa Latvia à l'épreuve, ah, pauvre Pologne!

Et le mouchoir se remplit ; quand elle invoque sa Pologne natale, les sanglots de la fleuriste redoublent d'ardeur, et le vieux Cantarini lui passe une main dans le dos, il se fait plaisir, celui-là. Le Recenseur renchérit :

- Qui est le Professeur?

Il nous cherche avec ses questions idiotes, nous nous raidissons la mâchoire, serrons les poings, et si nous ne nous retenions pas, nous serions probablement déjà en train de lui faire sa fête, au sens sale et non propre, bien sûr, et comme pour nous donner raison, le maire Moche éclate :

- C'EST Monsieur LESCART.

Pas une seule consonne répétée, vraiment, il fait du progrès, depuis quelques semaines, notre élu – tiens, voilà que nous parlons comme ce vilain Recenseur qui, justement, réplique en un éclair :

- Je vous demande qui est le Professeur. Pas l'instituteur. Le Professeur. L'autre élu. Le Professeur.

L'autre élu? Si nous avions su qu'il fallait élire deux maires, nous aurions aussi voté pour Michon du même coup, personne ne nous dit jamais rien, dans ce village, mais nous ne sommes pas les seuls à prendre l'air abasourdi ; Michon lui-même est perdu. Il lève les bras, pacifiste d'un moment, et proclame :

- C'est une grosse pelote de laine, toute cette histoire, cette triste histoire. Il nous faudra la démêler lentement. Au point où l'on en est, je pense qu'on peut se permettre d'écouter le Recenseur. Allez, parlez. Qu'est-ce que cette histoire d'autre élu?

Quelle sagesse il a, ce boulanger, vraiment, Roger Moche nous décevra toujours par son manque de poigne, d'autorité, et après tout, pourquoi ne pas écouter jusqu'au bout l'hurluberlu de la ville, peut-être pourra-t-il éclairer un peu notre village depuis trop longtemps dans l'ombre.

- Vous voulez dire que vous ne savez pas qui est le Professeur? Vous n'êtes pas au courant de son existence? Allons donc...

Il est agaçant, avec son mépris, ce Recenseur, et puisque nous lui demandons de parler, il pourrait aller droit au but, au lieu de nous faire passer pour les abrutis que nous ne sommes pas.

- Et pourtant... je reconnais ici plusieurs visages qui, forcément, savent de qui je parle. Mais enfin, puisqu'on me le demande, je vais vous raconter ce qu'il m'a été donné d'observer, depuis que je suis arrivé dans ce village. Voilà, tous les vendredis...

- Il se fait tard, mes enfants, très tard. Nous devrions tous rentrer, ajourner cette séance, n'est-ce pas? Maire Moche?

C'est le curé Caron qui a parlé, tiens, il a le front couvert de sueur, et il est peut-être tard pour lui, à son grand âge, mais rien ne l'empêche d'aller s'allonger au presbytère, comme le lui fait remarquer Michon. Mais le curé reste et se rassoit, un peu gris de teint, c'est évident que sa santé décline. Et Michon :

- Continuez, Recenseur.

Nous tendons tous l'oreille, il ouvre la bouche.

- Voilà, tous les vendredis...

Chapitre 20

Ce vendredi, on se terre. On attend, dans le noir et le silence. Le Professeur nous a fait comprendre qu'il ne tiendrait aucune rencontre. On ne doit pas se rendre à l'église. On ne doit pas faire de bruit. On ne sait pas où l'on est. Mais on ne doit pas être à l'église, forcément. On doit bien être ailleurs.

Chapitre 21

Cette semaine, nous venons à la rencontre du lundi avec une certitude, hurra, une certitude, oui, la toute première depuis des semaines, des mois, et nous respirons enfin librement, car chacun sait que la vie est une constante recherche de certitudes qui vous oxygènent le cerveau, voilà sans doute les termes qu'emploierait Rondeau, ce vieil érudit ; en tout cas nous avons les neurones qui pétaradent grâce à cette certitude dont nous savons qu'elle ne peut qu'être avérée ce soir, puisque c'est bien là le propre d'une certitude que de faire éclater la vérité, la seule, l'unique, la rassurante et complaisante vérité. Quel bonheur d'enfin pouvoir la crier haut et fort, en chœur, comme l'hymne d'une communauté depuis trop longtemps divisée par le drame et par l'opprobre – ah, nous sentons germer en nous de la graine d'écrivains, ou de poètes, tiens, tellement cette semaine nous a recentrés et nous a confirmé, une fois de plus, que le bien triomphe toujours du mal, dans les films, dans les livres, au salon de coiffure ou à l'église, et parlant d'église, le curé Caron se décide :

- Mes enfants, cette semaine nous a, une fois de plus, appris une grande leçon divine.

Il y va fort, comme d'habitude, avec sa divinité, mais à quoi s'attendre d'autre de la part d'un curé, nous vous le demandons, et de toute manière notre félicité est trop grande pour qu'un religieux illuminé puisse l'entacher, allez, il reprend :

- Comme vous le savez sans doute, le maire Moche, le boulanger Michon et moi-même sommes venus ici, vendredi soir dernier, afin de vérifier la véracité des déclarations du Recenseur quant à l'existence d'une assemblée secrète.

Ce qu'il avait du culot, quand nous y pensons, ce sacré Recenseur! Il a bien déchanté, celui-là, et il peut bien se targuer de vivre dans une ville et de travailler dans le domaine de l'officiel et du national, tiens, ah, quel bien ça nous fait de parler comme ça.

- Eh oui, mes petits, nous sommes donc venus ici, vendredi dernier. Et comme plusieurs d'entre vous le savent sans doute déjà, nous n'y avons rien découvert. Il n'y avait rien. Personne. Que l'éternelle présence invisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen.

Nous éclatons de joie, tous ensemble, ça fait bien longtemps, dix semaines, pour être exacts, que nous n'avons connu pareil bonheur, Ruth elle-même doit nous entendre

du fond de sa forêt où elle sacrifie peut-être une taupe pour célébrer ce jour béni, sacré curé Caron, il déteint sur nous, et il semble encore en avoir à dire :

- Le Recenseur nous a donc menti impunément, et qui sait dans quel dessein. Un tel homme ne peut dès lors nous soumettre à son recensement, tout national soit-il. Le Recenseur, mes amis...

Il prend une pause tragique, il porte le poing à son cœur, quel curé théâtral nous avons, et complète :

- Le Recenseur, mes amis, n'est nul autre que le chasseur inconnu.

Alors nous éclatons, nous tapons des pieds, nous nous frappons le bidon pour faire drôle et gentil, nous sifflons un air léger et joli, ah, oui, pour bien finir, toute cette chose d'histoire finit carrément bien, enfin on aura trouvé notre sacré chasseur inconnu, et tout peut redevenir simple, maintenant! Même le curé Caron, qui étudie les froides statues de son temple, les soirs, pour un jour de Pentecôte pouvoir se figer net dans la même béatitude qu'elles, laisserait presque couler une goutte de cire le long de ses creuses joues, allez, si nous lui offrions un de ces petits verres de rouge dont il a le secret, nous vous assurons qu'il se disjoindrait les mains assez vite merci dans un craquement de pierre qui se fend, et justement, il sourit pour nous dire :

- Il n'existe nulles ténèbres que le Seigneur ne puisse éclairer de Sa vérité.

Bien dit, Curé, allez! Et il se rassoit, les yeux humides de modestie devant ce qu'il doit considérer comme une des preuves de l'existence de Dieu, au même titre que les malheurs de Madame Latvia.

- Et où est-il, justement, ce méchant Recenseur?

C'est Angéline Leblanc qui a parlé, décidément! Une larme d'amertume dans la voix, nous sentons bien qu'elle se serait fait recenser tous les jours, elle, si elle avait pu ; elle a le cœur mou comme guimauve, c'est Madame Latvia elle-même qui le dit parfois dans son dos, oui, vraiment, et tomber en amourette à son âge, c'est presque vulgaire tant c'est pathétique, c'est nous qui vous le disons, et puis Michon saisit le crachoir au vol :

- C'est vrai, ça, qu'en avez-vous fait, de ce coquin? Maire Moche? Curé Caron? Vous l'avez enfermé au Poste?

Le Poste, quelle idée, nous préférierions passer la nuit chez Ruth que dans ce bloc de pierre qu'on n'a jamais daigné percer d'une seule fenêtre, comme s'il fallait pousser à la dépression les pauvres diables qui prennent la part du Mal, comme si ça ne suffisait pas de les priver de leur liberté, mais enfin, s'il y a une personne qui mérite

peut-être d'y pourrir quelques jours, c'est sans aucun doute ce bandit de Recenseur, oui, le Poste est peut-être convenable pour des criminels de sa trempe, mais nous frissonnons rien qu'à penser que feu le maire Merteuil avait déjà parlé d'y mettre Armelle Moche à cause de son histoire de stylos dérobés, « pour l'exemple » ; quelle horreur, heureusement, Michon n'a pas laissé passer cette folie et la petite Moche a pu continuer à voler au ras des pâquerettes jusqu'à ce jour récent où – hélas! – elle a expiré pour finir pourrie entre quatre petites planches de peuplier. C'est le curé qui répond :

- Oui, le Recenseur est pour le moment au Poste. Nous l'y avons enfermé – il avait le diable au corps, pauvre pécheur – et avons, pour ainsi dire, avalé la clef. Pareil démon mérite bien un peu de solitude, amen.

Nous haussons les sourcils ; tout de même, avaler la clef, voilà qu'ils y vont fort, et quel drôle de présent à faire aux générations futures que le squelette et l'esprit d'un monstre de recenseur hantant les murs du Poste pour les siècles des siècles amen! Nous parlons comme le curé Caron, maintenant, il ne manquait plus que ça, mais plus nous y pensons, moins nous avons envie d'en savoir ; après tout, comme le diraient plus savants que nous, ce qu'on ne sait pas nous rend plus fort, et ce qui ne nous tue pas ne nous fait pas de mal.

- Vous n'allez pas le laisser pourrir là comme une corde de bois, tout de même?

L'Angéline parle avec un vibrato digne de Tristana lorsqu'elle pousse chansonnette à la messe de Noël, elle porte la poisse depuis sa naissance, cette Angéline, à espérer année après année convoler, et tous ses soupirants qui finissent au trou, au bague, au coin ou pire, au Poste ; il y a de quoi pleurnicher, mais nous ne laisserons rien nous attendrir, rien nous distraire de notre ingrate mais nécessaire tâche, comme le souligne Michon :

- Mademoiselle Leblanc, mes respects, mais vous avez frayé avec l'ennemi, et à une autre époque, dans un autre pays et dans une situation complètement différente, on vous aurait rasé le crâne. Alors, vos scrupules...!

Madame Latvia sort son ridicule mouchoir – le lave-t-elle tous les lundis? – et le tend à son amie, qui y verse trois ou quatre larmes avant de jeter au poêle une brindille, que nous regardons tous craquer et se consumer.

Chapitre 22

On respire, oui, on respire, ce soir, dans le sous-sol de l'église. Enfin, on est débarrassés de la vermine, grâce au génie de notre Professeur. Et les temps paisibles peuvent revenir.

- Mes ouailles, ce terrible Étranger est écarté de notre chemin. Remercions-en le ciel, oui, et prenons de nouveau un moment pour haïr cet Ennemi, cet Inconnu, cet émule de scientifique, et prions pour la rédemption de son âme.

On applaudit, on a les larmes aux yeux. Quelle chance de pouvoir compter sur un maître, sur un guide tel que le Professeur. Il se balance sur ses talons, visiblement satisfait, et nous demande de faire silence.

- Il reste une étape, une seule, pour nous assurer à tous la paix éternelle. Pour clore définitivement cette maudite saison, ce damné roman.

On se sent revenir les crampes au ventre et les sueurs froides aux aisselles ; on croyait cette saison et ce roman bien terminés, mais non, encore une étape, une dernière, ah!

- Il nous faut définitivement incriminer ce Démon. Définitivement le marquer au fer rouge. Pour que chacun s'en souvienne comme du diable qui a visité notre village une fois, et qui a été vaincu, enfermé à jamais au Poste. Il nous faut le faire devenir le chasseur inconnu, sans l'ombre d'un doute.

Ah, bien sûr, si on pouvait prouver hors de tout doute, comme devant un tribunal, que cet Étranger est bien le chasseur inconnu, alors tout serait réglé. Mais est-ce bien nécessaire, Professeur, ne peut-on pas laisser la croyance populaire, les ragots et le temps faire leur œuvre? Ne peut-on pas retrouver la simplicité, enfin?

- Il nous faut le faire. Pour avoir la paix. Pour que j'aie la paix, oui. Et je détiens une arme secrète, oui. Allez, viens.

Il fait signe à on-ne-sait-quoi derrière nous tous, et on se dévisse la tête pour comprendre, pour regarder cette ombre qui descend l'escalier de la sacristie et qui entre dans la salle.

Et on comprend!

Chapitre 23

Notre rencontre, cette semaine, nous surprend encore ; nous qui croyions être au bout de nos surprises. En entrant dans la salle, en nous assoyant, nous constatons qu'à la droite du curé, à gauche duquel est assis le maire Moche, se tient, bien modeste, un peu voutée, la mine repentante comme on ne la lui a jamais vue, une robe de laine bien sévère au corps, la petite, l'intrigante, Blanche Bienvenu.

Le boulanger ne fait ni une ni deux et lance, roublard :

- Tiens, une revenante!

Le maire, qui a quelque chose de changé sans que nous puissions dire quoi, n'apprécie guère :

- Il suffit, Michon, oui, vous pouvez bien écouter, pour une fois!

Décidément, on est bègue quand ça nous chante, à la mairie de ce village, tiens! N'empêche, nous préférons ce Moche à l'autre qui a du mal à aligner deux mots, et le maire reprend le contrôle et la parole.

- Blanche Bienvenu est revenue. Portant avec elle l'ultime preuve qui scellera toute cette chose, cette saison, ce roman.

Qu'il fait du style, notre maire, ça alors!

- Blanche, montre-leur.

Madame Latvia gigote sur son siège, elle qui doit se taper les crises nerveuses des enfants Campeau depuis que la Blanche a pris la clef des champs, nous voyons bien qu'elle fatigue, et Blanche le voit comme nous, mais la petite lève la tête et sort de sa poche un bout de papier.

- Le papier de Lise Campeau! Je le savais bien. La garce l'a conservé tout ce temps, exprès pour nous narguer, pour nous faire vivre l'enfer! C'est la vengeance de la jeunesse. Seigneur! Donne la force à ta vieille Latvia.

- Merci, Madame Latvia, nous nous passerons de vos commentaires.

Quelle poigne! Où est passé notre maire effacé, à la voix blanche et incertaine?

La petite Bienvenu déplie le papier, jette un regard au maire, au curé, à son assistance, à Madame Latvia, encore au maire, et ouvre la bouche, précieuse :

Jules Campeau
Recenseur
Ministère du Recensement
Gouvernement
617-432-8713

Et elle toise tout le monde, satisfaite comme la comédienne après son soliloque.

- Et voilà. Jules Campeau, frère de Bertrand Campeau, lui-même ex-mari de feu Lise Campeau, n'est nul autre que le criminel qui moisit présentement au Poste. Voilà qui explique le meurtre de Lise Campeau, qui, selon le témoignage de Madame Latvia, entretenait une liaison risquée avec lui. Tout s'explique.

Le maire Moche a parlé en détachant bien chaque syllabe, comme pour mettre un terme final à toute discussion, à tout débat, mais il n'est pas sans connaître Michon, qui ne se taiera pas aussi facilement :

- D'abord, où est Albert Meunier? Qu'est-ce que tu en as fait, Blanche? Éconduit, le pauvre gaillard?

Blanche regarde autour d'elle comme pour chercher son larron, comme si elle l'avait oublié dans un coin de la salle, comme on égare un mouchoir ou un gant.

- Albert est mort au front.

C'est le maire qui a répondu, et nous fronçons les sourcils, Madame Latvia et Angéline Leblanc se crispent et se signent, et même Blanche prend un air bizarre, mais elle en rajoute :

- Il y a une guerre terrible qui sévit.

- Où ça?

- En ville.

- Depuis longtemps?

- Des mois.

- Pourquoi n'en avons-nous rien su?

- Mais nous ne savons jamais rien de rien, boulanger Michon. D'ailleurs, le seul étranger qui se soit rendu ici en dix ans, regardez ce qu'il est devenu.

- Soit, mais pourquoi le gouvernement s'embarrasserait-il de mener un vulgaire recensement s'il est aux prises avec une guerre?

- Mais vous ne voulez rien comprendre, enfin, Jules Campeau n'est PAS venu ici dans le but de recenser, ce n'est rien d'autre qu'un fou DANGEREUX.

Là, c'est Moche qui a parlé, et nous voyons bien qu'il s'énerve comme il ne s'est jamais énervé, il agite les bras et son visage a pris la même teinte que Madame Latvia lorsqu'elle subit un de ses tragiques emportements.

Mais Michon n'a pas abandonné :

- Allons, téléphonons à ce numéro, puisque Blanche nous le fournit. Nous verrons bien, une fois pour toutes, si en effet cet étranger qui croupit au Poste s'appelle Jules Campeau, est recenseur, et si toute l'affaire est aussi close qu'on nous l'affirme.

Quel coriace animal, ce boulanger! Mais il est vrai que toute cette histoire dure depuis si longtemps et nous a tous tant épuisés, que mieux vaut en avoir le cœur plus net que net et téléphoner.

- Le numéro sera hors service, évidemment. Tous les bureaux du gouvernement ont été détruits.

La Blanche a réponse à tout, n'empêche, Michon s'empare du papier – il a du culot – et se jette sur le téléphone.

Ah, ça, le maire, le curé et la Bienvenu regardent droit devant eux, quels drôles d'airs ils font, et le boulanger tient le combiné comme il prendrait Ruth à la gorge s'il l'attrapait à voler un pain, et au bout d'une minute, sa main se détend et il se retourne :

- Aucun service à ce numéro.

Nous soufflons, tous ensemble, le vieux Cantarini met le bras autour de l'épaule de Madame Latvia, qui pour la première fois depuis des siècles relâche la tension qui habituellement la tient tout entière, Angéline Leblanc replace son châle.

- N'empêche, on ne saura jamais vraiment. On n'aura jamais le fin mot sur tout ça. Ça ne vous rend pas fous?

Michon s'adresse à nous tous, mais il pourrait aussi bien parler au mur ; nous ne lui répondrons rien, en voilà assez. Pour une fois, nous sommes bien d'accord avec le curé et le maire, il faut laisser toute cette saison, tout ce roman mourir. Une fois pour toutes!

- Blanche, ma chère, tu vas bien me faire le plaisir de reprendre les petits Campeau, maintenant que tu sembles revenue d'entre les morts.

Madame Latvia assure ses arrières tout de suite et devant témoins, la voilà de nouveau tendue, raidie, et qui repousse Cantarini d'un coup de coude bien placé, le pauvre. Il n'y a qu'Angéline Leblanc qui n'a toujours pas l'air dans son assiette, elle n'a pas touché au feu une seule fois, et d'un coup, comme un ressort, elle se lève de sa chaise et se précipite vers l'escalier de la sacristie, une folle, elle crie « Recensez-moi »,

pardi, cette femme a perdu l'esprit, et Madame Latvia fait une syncope et le maire s'élançe à ses trousses, et nous les suivons, allons, encore une course dans les escaliers, décidément, nous poussons, jouons des coudes, bousculons qui nous pouvons, Madame Latvia se fait piétiner – dommage collatéral –, et nous atteignons enfin la nef et l'allée, et courons de plus belle, à bout de souffle, mais horreur, tout le monde parvient aux portes avant nous, Angéline la première, et la voilà qui touche au loquet, qui tourne la poignée, qui pousse, qui ouvre, qui ouvre!

Nous fermons les yeux et nous nous retournons. Nous ne sortirons pas, ça non. Nous attendons le silence, et le moment venu, nous replongerons sous la sacristie. Ça peut se terminer, tant pis, mais nous, nous resterons dedans.

PARTIE II : Enjeux et effets de la narration au *nous* dans *Une rose pour Emily* de William Faulkner

1. Introduction

L'écriture est l'acte d'un *je*. On écrit seul, dans un café, dans un parc, dans une bibliothèque ou chez soi, avec ses dix doigts et son imaginaire. Il y a, bien sûr, des exceptions : l'écriture à quatre mains, par exemple. Mais ce type d'exercice de création ne mène jamais qu'à l'union de deux *je* qui signent un pacte d'écriture et feignent n'en être qu'un, où à une écriture du dialogue, ce qui revient à additionner deux *je*. Cela constitue donc une évidence platement pragmatique : l'écriture est l'acte d'un *je*.

Comme ces considérations d'un rationnel presque navrant n'emballeront les méninges de personne, allons tout de suite ailleurs : la *narration* est l'acte d'un *je*. Voilà qui s'avère déjà un peu plus problématique. On contestera bien sûr facilement cette affirmation en dressant la liste de tous les types de narrateurs possibles et impossibles pour conclure qu'au contraire, la narration peut être menée au *il* ou *elle*, au *vous*, au *nous*, au *ils* ou *elles*, et que savons-nous encore – un écrivain zélé est sans doute en train d'imaginer un nouveau pronom révolutionnaire, quelque part entre deux mots.

Mais persistons et signons : la narration est l'acte d'un *je*. Et ce n'est pas nous qui le disons, mais bien Gérard Genette, lorsqu'il écrit qu'« en tant que le narrateur peut à tout instant intervenir *comme tel* dans le récit, toute narration est, par définition, virtuellement faite à la première personne¹ ». Voilà qui aide à clarifier nos idées. Le narrateur, forcément, qu'il décide de raconter « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » ou « Longtemps, il s'est couché de bonne heure », le fait à partir d'une sorte de point zéro de la narration, car pour qu'existe un *il*, un *tu*, un *nous* ou un *vous*, il doit en toute logique y avoir un *je*. Pour mieux comprendre, il importe de replacer la citation dans son contexte :

Le choix du romancier n'est pas entre deux formes grammaticales, mais entre deux attitudes narratives (dont les formes grammaticales ne sont qu'une conséquence mécanique) : faire raconter l'histoire par l'un de ses "personnages", ou par un narrateur étranger à cette histoire. [...] En tant que le narrateur peut à tout instant intervenir *comme tel* dans le récit, toute narration est, par définition, virtuellement faite à la première personne² [...].

¹ Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, p. 232.

² *Id.*

Ce qu'affirme Genette, ici, c'est que le pronom personnel utilisé par le narrateur n'est que le résultat automatique de son attitude narrative ; par exemple, un récit au narrateur omniscient aurait comme conséquence grammaticale la présence des pronoms *il*, *elle*, *ils* ou *elles* comme porte-paroles de la voix narratrice. Il est clair qu'un narrateur omniscient ne se projette pas en tant que *je*, dans un récit. Néanmoins, le narrateur existe, c'est indéniable, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la diégèse. Et, toujours selon la logique de Genette, l'attitude de ce narrateur influence la structure grammaticale du texte. C'est donc un énoncé qui se défend, et même très bien.

Mais prenons un instant le parti de la naïveté afin de risquer la question suivante : lorsque Genette parle de la « première personne », de *quelle* première personne parle-t-il? De la première personne du singulier, de la première personne du pluriel? Du *je* ou du *nous*? Les narratologues ont maintes fois étudié et mis en opposition le *je* et le *il* dans des centaines, dans des milliers de textes. Le *nous*, qui est moins utilisé dans la narration en général, a du même coup été moins analysé par les théoriciens. Il est pourtant hautement problématique et pose de nombreux défis à quiconque s'intéresse aux possibilités narratives. C'est donc ce type de narration que nous observerons dans cette étude.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement, au-delà des conséquences mécaniques de la posture du narrateur, ce sont les implications et les répercussions de cette posture au cœur du récit dans ce qu'il a de plus unique, de plus fragile et de plus changeant. Avec comme point de départ théorique la citation de Genette, nous poserons donc plusieurs questions : comment l'idée d'une narration à la première personne du pluriel peut-elle exister dans la logique de Genette? Et de façon plus générale, quels sont les effets d'une narration au *nous* sur le récit, et comment influencent-ils les lectures possibles d'un texte?

Pour réfléchir à ces questions, nous nous baserons sur les travaux de chercheurs comme Ruth Amossy, Amit Marcus, Joseph W. Reed Jr. et Thomas Klein, qui ont tous écrit à propos du *nous* ou des narrations problématiques. Nous brosserons d'abord un portrait sommaire du *nous* qui démontrera la place particulière qu'occupe ce pronom sur les plans grammatical, discursif et narratif. Par la suite, dans le but d'étudier les implications et les effets possibles de la narration au *nous* dans la fiction, nous verrons

comment s'articule cette narration singulière dans une œuvre littéraire qui y a recours : la nouvelle *Une rose pour Emily*, de William Faulkner. Enfin, en guise de conclusion, nous tenterons d'esquisser des pistes de réflexion par rapport à l'intégration du *nous* dans le processus de création littéraire, et nous établirons un lien entre les découvertes engendrées par cette réflexion et notre propre travail de création, le roman *Le chasseur inconnu*.

2. *Nous* : portrait d'un narrateur complexe

Afin de pouvoir bien cerner ses manifestations et ses effets sur le récit, il convient tout d'abord de contextualiser le *nous*. Dans la grammaire, comme le résume Ruth Amossy, il est « tantôt Je + Tu (singulier ou pluriel) : c'est le nous inclusif ; tantôt je + il(s) : c'est le nous exclusif ; tantôt encore je + tu + il³. » En somme, et en excluant le *nous* de convention, dont l'existence relève moins de la logique que de la tradition, ce pronom est un hybride entre le *je* et les autres personnes ; pour qu'un *nous* s'exprime, il doit obligatoirement combiner le voix d'un *je* et d'une ou de plusieurs autres personnes. La grammaire définit donc, d'emblée, le *nous* en tant que pronom représentatif d'une communauté, d'un groupe, d'une cellule supérieure en nombre, ne serait-ce que d'une unité, au *je*. Il est aisé de trouver des exemples non fictionnels de prise de parole au *nous* : les discours politiques, par exemple, incarnent souvent une forme de narration au *nous*, de même que plusieurs chroniques, articles journalistiques, essais, pamphlets et pétitions. Ruth Amossy en parle comme d'une prise de parole qui « comporte de toute évidence des enjeux sociaux et politiques importants. Elle marque la volonté du sujet parlant de se voir et de se montrer en membre d'un groupe qui fonde son identité propre. En retour, elle signifie aussi qu'il entend représenter tous ceux que recouvre le pronom "nous"⁴. » En littérature, toutefois, le *nous* ne s'impose pas aussi souvent, ce qui le rend particulièrement intéressant, et si propice aux questionnements et aux réflexions comme celle que nous entamons.

Comment le *nous* peut-il se présenter en narration? Il en résulterait, à première vue, une cacophonie narrative, comme si plusieurs voix cherchaient à s'exprimer en même temps, s'enterrant les unes les autres. Après tout, un narrateur, même problématique, même impossible, ne dispose en guise d'outil que de cet attribut humblement humain qu'est la voix, à travers laquelle s'exprime la conscience d'une réalité : une voix, une conscience, un *je*. Pour répondre à cette question, Ruth Amossy avance des pistes de réflexion. Elle s'interroge sur l'ethos, c'est-à-dire sur la « présentation de soi » du *nous*. Quelle image un tel locuteur – ou narrateur, en l'occurrence – projette-t-il? Elle répond à cette interrogation en citant Émile Benveniste,

³ Ruth Amossy, *La présentation de soi – Ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, p. 158.

⁴ *Ibid.*, p. 156.

qui explique qu'en toute logique, un discours au *nous* ne peut constituer une prise de parole plurielle, mais plutôt la prise de parole de « personnes amplifiées ». Le *nous*, affirme Benveniste, « c'est avant tout “ moi avec toi ” ou “ moi avec lui ” : il n'y a pas réellement de multiplication des *je*, mais extension, illimitation⁵ ». C'est dire que le *nous* narratif n'a rien d'une opération mathématique – on n'additionne pas des *je* – ; il s'agit plutôt d'une voix qui s'octroie le pouvoir ou l'autorité d'exprimer un point de vue collectif.

À la lecture d'un texte narré au *nous*, on assiste donc à une prise de parole particulière : pour une raison ou une autre, un narrateur éprouve le besoin ou l'envie de faire partie d'un groupe, de tenter d'élargir sa conscience. Évidemment, un tel phénomène de « parole élargie » donne lieu à des questionnements et à des doutes : comment un individu peut-il prétendre à la représentation exacte d'autres voix, d'autres consciences? Comme l'explique Amossy, « la production d'un ethos de groupe par l'expansion du “ je ” au “ nous ” est d'autant plus délicate, que l'image collective n'exclut pas la présentation de soi individuelle. Un équilibre changeant et toujours à renégocier s'établit entre la présentation de la collectivité et celle de la personne singulière, entre ce que mon discours montre du collectif au nom duquel il parle et la mise en scène qu'il effectue de mon moi⁶. » Le narrateur « virtuellement à la première personne » de Genette se complexifie beaucoup ici ; certes, on parle toujours d'un *je* théorique, de cette conscience qui choisit de narrer de telle ou telle façon, mais qui n'en demeure pas moins individuelle. Mais il s'agit d'un *je* qui parle au nom d'une collectivité et qui, de plus, s'inclut à l'intérieur de ce groupe. Pour préciser un peu le chemin que nous tentons de suivre en ce moment, utilisons un exemple totalement fictif, la première idée qui nous vient à l'esprit, voyons voir : un narrateur qui rend compte d'une assemblée de village à laquelle il assiste. En tant que narrateur homodiégétique, il doit faire un choix entre quelques options possibles, dont les deux suivantes :

1. Un brin narcissique, notre homme se centre sur le *je*. L'accès à sa propre conscience est donc grand ouvert au lecteur. Pour ce qui est des autres, en revanche, notre narrateur devra se limiter à dire *ils* ou *elles*, à rapporter les faits et gestes de chacun et à les interpréter comme bon lui

⁵ *Ibid.*, p. 159.

⁶ *Ibid.*, p. 157.

semble. Il peut bien sûr considérer qu'il fait partie du groupe, mais il existe d'abord et avant tout par sa conscience individuelle, et sa voix personnelle est distincte.

2. Altruiste, le narrateur raconte dans une perspective d'inclusion : il parle de *nous*, et non pas de *je*. Son identité est dès lors mise en doute, c'est automatique : le lecteur se questionne. Qui parle? Tout le monde? Une personne? Plusieurs personnes? Et surtout : quelle *conscience* parle? La conscience collective?

Le narrateur *nous* a beau vouloir se donner une voix collective, il n'en demeure pas moins qu'un *je* se cache aussi quelque part dans sa parole, un *je* plus actif que celui, implicite, dont parle Genette et qu'on peut retrouver caché derrière n'importe quel narrateur, y compris un *il*. Dans le cas du *nous*, le *je* ne se dissimule pas derrière la narration, mais bien au centre de la narration. Il en fait logiquement partie, puisque sans *je*, pas de *nous*. Et c'est là que repose une des grandes particularités de ce type de narration : qu'il le veuille ou non, le narrateur construit un double récit. Il y a le récit vécu en tant que *je*, et le récit vécu en tant que *nous*, car si le narrateur a réellement la volonté de raconter sous une identité collective, il laque forcément son *nous* d'une couche de subjectivité qui lui est propre. Un narrateur a beau tenter d'être le *nous*, il semble qu'il ne pourra jamais vraiment prétendre qu'à *représenter* le *nous*.

Est-ce donc à dire que tout narrateur *nous* est non fiable? Qu'un récit à la narration homodiégétique collective serait plus enclin à ce « trouble de la narration » qu'est la non-fiabilité qu'un autre? Disons plutôt que tout récit est par définition subjectif, qu'il soit narré au *je*, au *il* ou au *nous*, mais que la perspective de Ruth Amossy peut en effet porter à croire qu'un récit au *nous* serait hypersubjectif – si une telle chose peut exister –, puisqu'il impliquerait deux ethos distincts apparemment entremêlés.

D'un tout autre point de vue, Laura Ionela Nicolæ se penche plutôt sur la place de ce narrateur singulier dans le texte, sur son rôle et son intention ; elle se lance dans une catégorisation des narrateurs *nous* en les classant selon leur valeur dans le récit. Nicolæ, d'après son étude du roman *Les Fous de Bassan*, d'Anne Hébert, propose donc deux

valeurs possibles du *nous*. Nous reprenons ici sa classification en adaptant la typologie à notre propos, pour plus de clarté :

1. Le « *nous* défini » : il s'agit d'un *nous* pluriel et sans équivoque. Il s'exprime au nom d'une collectivité dont les membres sont connus ; ils peuvent être deux aussi bien que mille, mais le lecteur sait de qui il s'agit. Niculæ décline cette valeur narrative en sous-catégories qui précisent les caractéristiques psychologiques et sociologiques qu'elle peut emprunter : « En parallèle avec ce “nous” qui indique très précisément qui sont les personnes incluses dans cette pluralité [...], le texte développe un autre “nous” qui exprime la conscience d'appartenir à une collectivité (fermée). Parfois, ce “nous” se construit en opposition et précisément pour exprimer la non-appartenance d'un intrus [...] à ce noyau communautaire⁷. »

Le « *nous* défini » peut donc se construire tout naturellement dans une logique d'inclusion, exprimant la cohésion d'un groupe de personnes, ou dans une logique d'exclusion, afin de mettre l'accent sur le rejet d'un ou de plusieurs individus.

2. Le « *nous* travesti » : ce nous n'accepte pas la valeur que lui confère la grammaire et emprunte les caractéristiques d'autres pronoms. Ce n'est donc pas la voix d'une collectivité qui s'exprime à travers ce *nous* ; il s'agit d'un *nous* tourné vers soi, vers l'individu même, et qui symbolise « le rejet d'une partie de soi-même, de sa partie noire, de ses faiblesses, de ses fautes, de sa honte⁸. » Il se sert « d'une fausse, éphémère et invraisemblable voix collective⁹ [...] ». Il s'agit donc d'un *je* qui cherche à devenir un *nous*.

Niculæ établit cette typologie dans son étude afin de réfléchir aux différents narrateurs dans *Les Fous de Bassan*, mais une telle classification fait très bien état des possibilités

⁷ Laura Ionela Niculæ, « Le narrateur travesti : la narration homodiégétique et ses manifestations grammaticales », thèse de doctorat en littérature française, Québec, Université Laval, 2006, p. 355.

⁸ *Ibid.*, p. 356.

⁹ *Ibid.*, p. 357.

narratives du *nous* en général. Bien que, du point de vue grammatical, Ruth Amossy dise du *nous* inclusif qu'il est « je + tu » et du *nous* exclusif qu'il est « je + il » ou « je + il + tu », sur le plan narratologique, nous constatons que cette distinction offre peu de prise à une réflexion approfondie sur le rôle et la valeur du *nous*. Laura Ionela Nicolae, en revanche, utilise les termes « inclusif » et « exclusif » par rapport à l'effet produit sur le récit, et introduit plutôt une nuance par rapport à la raison d'être, au but implicite de ce *nous* : celui d'inclure ou d'exclure d'autres participants du groupe, tout simplement. Quant au *nous* travesti, il relèverait presque d'une narration non fiable ou, en tout cas, d'une intention du narrateur de s'exclure lui-même, comme si en se fondant à une communauté, la part de *je* de cette narration disparaissait, se perdait totalement dans la conscience collective.

Tout ceci brosse un assez joli portrait de notre narrateur *nous* – portrait sommaire, certes, mais qui a au moins le mérite de démontrer la complexité de cette créature narrative paradoxale : narcissique ou altruiste, travesti, inclusif ou exclusif, c'est un narrateur plus humain qu'humain. Il est temps d'observer ce phénomène en action : nous étudierons ses particularités dans la nouvelle *Une rose pour Emily* de William Faulkner.

3. *Une rose pour Emily*¹⁰ : la communauté d'exclusion

3.1 Résumé de l'œuvre

Une rose pour Emily, nouvelle de William Faulkner publiée pour la première fois en 1931 puis, en français, en 1939, présente une intrigue située à Jefferson, petit village du Sud des États-Unis. Un village sans histoire, il semble, sauf celle de Miss Emily Grierson, vieille fille d'une autre époque, membre d'une famille de notables ou, à tout le moins, d'une famille jadis vaguement distinguée et maintenant, on le comprendra par l'attitude du narrateur* et des autres personnages, déchue. Il s'agit d'une nouvelle ponctuée de nombreux retours dans le temps et d'ellipses ; le narrateur installe rapidement une atmosphère teintée d'étrangeté, puis d'une angoisse qui s'apessantira et qui atteindra un certain degré d'horreur. Nous nous permettons ici de résumer brièvement la nouvelle, non parce que son intrigue constitue le centre de cette étude, mais plutôt pour rendre claire la structure et le style du récit, et ainsi faciliter la compréhension de références ultérieures.

Chapitre 1

La nouvelle débute au moment de l'enterrement de Miss Emily. Le narrateur se fait un plaisir de raconter la gloire passée des Grierson, et remonte le temps jusqu'en 1894, l'année où un certain colonel Sartoris, alors maire de Jefferson, exempta Miss Emily d'impôts pour le reste de sa vie. Après la mort du colonel, les générations nouvelles tentent tant bien que mal de faire comprendre à Miss Emily qu'il est impensable de ne pas payer d'impôts toute sa vie, mais rien n'y fait.

Chapitre 2

Le narrateur transporte de nouveau le récit dans le passé, trente ans avant la mort de Miss Emily, immédiatement après la mort de son père, pour raconter qu'à cette

¹⁰ William Faulkner, « Une rose pour Emily », dans *Une rose pour Emily et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, 2002, 129 p.

* L'emploi unique du masculin *narrateur* ne sert dans cette étude qu'à alléger le texte ; le sexe du narrateur n'est en fait jamais précisé dans la nouvelle de Faulkner.

période, une odeur nauséabonde s'installe autour de la maison Grierson. Embarrassés bien qu'agacés, les hommes de Jefferson se décident à épandre de la chaux sur le terrain de Miss Emily, mais pendant la nuit, pour qu'elle n'en sache rien.

Chapitre 3

Entre la mort du père de Miss Emily et l'affaire de l'odeur, survient un autre épisode : celui du fiancé. Une entreprise de construction s'installe en ville temporairement, et le contremaître, un dénommé Homer Barron, ne tarde pas à courtiser Miss Emily. Elle sort donc de sa torpeur, mais le narrateur ne croit pas qu'un mariage soit possible, puisque « une Grierson ne s'attachera jamais sérieusement à un homme du Nord¹¹ » et que Homer Barron « n'était pas un type à se marier¹² ». Un épisode où Miss Emily achète, pour une raison mystérieuse, de l'arsenic, nous est rapporté par le narrateur.

Chapitre 4

Le bruit court à propos de l'arsenic, et se propage la rumeur que Miss Emily veut se tuer. Puis, la pression populaire et la décence voulant que Miss Emily et Homer Barron se marient, le pasteur convoque la dernière des Grierson à une rencontre. Peu après, tous les préparatifs sont faits, et le narrateur présume que le mariage a eu lieu. Ensuite, nul ne revoit jamais Homer Barron. Seul le serviteur noir sort de la maison, pour les courses. C'est durant cette période que survient l'épisode de l'odeur. Puis, Miss Emily vieillit, ses cheveux tournent au gris, et, au bout d'encore plusieurs années, elle meurt.

Chapitre 5

Les habitants du village entrent chez Miss Emily pour l'exposition du corps, comme le veut la tradition. Miss Emily est enterrée, puis, les villageois visitent l'étage de la maison des Grierson, poussiéreux et sombre, et enfoncent la porte d'une chambre

¹¹ William Faulkner, *Op.cit.*, p. 23.

¹² *Ibid.*, p. 26.

restée fermée pendant des années. Ils y découvrent le cadavre de Homer Barron posé sur le lit et, à ses côtés, l'empreinte d'une tête sur l'oreiller, et un cheveu gris.

3.2 Le paria de Jefferson

Une des caractéristiques les plus frappantes d'*Une rose pour Emily* réside dans son personnage principal : en soi, Miss Emily est véritablement un *personnage*, non pas uniquement au sens fictionnel du terme – bien évidemment, elle est l'un des personnages d'une nouvelle littéraire –, mais aussi au sens emphatique du mot, au sens mythique, presque, comme on dit d'un oncle coloré *Ah, celui-là, c'est un personnage!* : « De son vivant, Miss Emily avait été une tradition, un devoir et un souci ; une sorte de charge héréditaire qui pesait sur la ville¹³... » Joseph W. Reed Jr. souligne également le statut extraordinaire que détient cette femme dans le village, lorsqu'il écrit que « Miss Emily is of the “high and mighty Griersons”, who always “held themselves a little too high for what they really were.” As “the last Grierson,” she was formed in an aristocratic ethic which, for instance, “would not think seriously of a Northerner, a day laborer¹⁴.” » Elle est donc à la fois le personnage principal et l'enjeu absolu du texte, puisque sans Miss Emily, pas de récit : l'intrigue s'articule complètement autour d'elle. Néanmoins, si elle est le personnage principal de la nouvelle, elle n'en est pas du tout la narratrice ; en fait, elle constitue le moteur dramatique, la seule et unique, la longue observation du narrateur, mais elle ne dispose d'aucune voix. La narration est confiée à un tiers auquel nous reviendrons plus loin.

Bien évidemment, d'autres incidents et anecdotes sans lien avec Emily ou la famille Grierson se déroulent sans aucun doute à Jefferson durant les trente ans que couvre le récit, mais le narrateur nous impose son regard, qui est sans arrêt fixé sur une seule personne. Il s'agit là d'un jeu assez fascinant, qui n'est pas sans accentuer l'effet d'étrangeté que produit Miss Emily sur le lecteur. Cette femme au triste destin est décrite tout au long de la nouvelle avec un brin d'ironie, de voyeurisme, et avec la distance de celui qui veut tout savoir, tout observer, sans jamais s'approcher, sans jamais tremper dans le tragique de la singulière Emily : « Son ossature était mince et

¹³ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴ Joseph W. Reed, Jr., *Faulkner's Narrative*, New Haven, Yale University Press, 1973, p. 16.

frêle. C'est peut-être pour cela que ce qui chez une autre n'aurait été que de l'embonpoint, était chez elle de l'obésité. Elle avait l'air enflée, comme un cadavre qui serait resté trop longtemps dans une eau stagnante, elle en avait même la teinte blafarde. Ses yeux, perdus dans les bourrelets de son visage, ressemblaient à deux petits morceaux de charbon enfouis dans une boule de pâte¹⁵ ».

Emily Grierson est presque un paria – vous l'aurez déjà deviné, nous le précisons pour la forme –, et la narration se fait un point d'honneur de nous le rappeler en insistant sur son allure saugrenue, sur sa solitude, sur son orgueil un peu ridicule. Nous disons bien « presque un paria », parce qu'elle n'en est pas tout à fait un, en ce sens qu'on la regarde évoluer avec compassion, plutôt qu'avec peur, haine, incompréhension ou dégoût : « C'est alors que les gens commencèrent à avoir vraiment pitié d'elle¹⁶. » Sa position sociale, auparavant enviable, devient, avec la mort de son père et la précarité qui s'ensuit, plutôt navrante et minable, ce qui provoque une certaine satisfaction chez les autres habitants de Jefferson, qui « pouvaient enfin avoir pitié de Miss Emily. Seule et dans la misère, elle s'était humanisée. Maintenant, elle aussi allait connaître ce qui était bien connu : la joie et le désespoir d'un sou de plus ou de moins¹⁷. » Au village, on ressent par rapport à Emily Grierson, successivement, de la jalousie, de la curiosité, de la satisfaction, de la pitié, de l'inquiétude.

Les descriptions de Miss Emily et les sentiments des autres personnages à son égard l'isolent, la placent sous une loupe que le narrateur tient devant les yeux du lecteur, dont le regard sur le récit est défini par les actions de Miss Emily : si elle se procure du poison, comme on nous l'indique, c'est qu'« elle va se tuer¹⁸. » Si elle a acheté un trousseau d'homme complet peu après avoir rencontré Homer Barron, c'est qu'« ils se sont mariés¹⁹. » Cette narration à la subjectivité forte et assumée montre Miss Emily sous un jour bien particulier, et en bout de ligne, ce n'est peut-être qu'au moment où est narré l'épisode de l'odeur, la nuit où les hommes de Jefferson répandent de la chaux sur son terrain, que Miss Emily est décrite en toute objectivité, en toute justice, puisque nul ne pourra jamais vraiment la cerner mieux qu'une ombre qu'on distingue à

¹⁵ William Faulkner, *Op.cit.*, p. 16.

¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁸ *Ibid.*, p. 25.

¹⁹ *Ibid.*, p. 27.

travers une fenêtre, la nuit : « Comme ils retraversaient la pelouse, ils virent qu'une fenêtre, sombre jusqu'alors, se trouvait éclairée. Miss Emily s'y tenait assise, à contre-jour, immobile comme une idole²⁰. »

À la lumière de la lecture du personnage de Miss Emily, nous pourrions proposer ici qu'*Une rose pour Emily* est en fait le récit de deux grands personnages : Emily Grierson, et les autres. « Les autres », voilà qui semble vague. Mais ils sont en fait représentés par le narrateur, qu'il convient à présent d'étudier plus en profondeur.

3.3 Miss Emily et nous

À la question classique que provoque toute narration à la première personne du pluriel – *Qui est le narrateur?* – Joseph W. Reed Jr. fournit une réponse claire et détaillée, à propos d'*Une rose pour Emily* : « The story is told by an unspecified first-person speaker, apparently an individual, but one who always speaks as *we*. He gains our allegiance gradually, beginning with “our whole town”, then moves on to “we believed”, or “people in our town.” There is a strong infusion of *wes* near the end of part 2, and some in part 3. At the beginning of part 4 a rhythm is established which drives to the climactic string of twenty-nine *wes* in the last two sections²¹. » C'est dit, le narrateur est inconnu, en ce sens qu'il fait assurément partie de la communauté de Jefferson, mais qu'on ne connaît ni son nom, ni son rôle précis dans toute l'affaire. Et ça nous suffit bien, puisqu'il nous dit qu'il est *nous*, et que peu importe, finalement, qui il est, puisque la seule chose qui compte, c'est ce *nous* qu'il représente, à défaut de pouvoir véritablement l'incarner, ce *nous* qui s'affirme et prend de plus en plus de place à mesure qu'avance l'intrigue.

Le pivot de la réflexion de Reed réside dans son emploi du terme *allégeance*. Si *Une rose pour Emily* fonctionne bien et se développe de façon cohérente, cela tient en partie à la crédibilité que doit acquérir et conserver le narrateur. Bien entendu, dans le cas d'une œuvre de fiction aussi courte qu'une nouvelle, le pacte de lecture se signe très

²⁰ *Ibid.*, p. 20.

²¹ Joseph W. Reed, Jr., *Op.cit.*, p. 14.

rapidement, et la cohérence du narrateur se construira beaucoup autour de sa voix, de son ton. Selon Reed, la narration à la première personne du pluriel, dans le cas d'*Une rose pour Emily*, génère un sentiment d'implication chez le lecteur :

And this empathetic participation with the narrator keeps us from anticipating the specific death and decay of the climax : we join with him to amass evidence, evaluate gossip, draw conclusions, reject suspicions. We elect as our own his view of Emily (or as he always puts it here, *our* view, the collective view of the town). But in this process we are given every opportunity to take another point of view. Subgroups within the town join the narrator or disagree with him : “the young”, “the old”, “the men”, “the women”, “ministers and doctors”, “law and force”, “the Board of Aldermen”, then “some of the ladies”, “some of the men”, finally “daughters and granddaughters of Colonel Sartoris’s contemporaries”. The groups are definite, their characteristic opinions are cited, and we can agree or disagree with them²².

L'implication du lecteur, son impression de participation, d'appartenance à une diégèse, l'empêcheraient donc, selon Reed, de prévoir la chute de la nouvelle et toute l'horreur qu'elle révèle. Mais le *nous* n'est jamais monolithique, il n'englobe jamais tout le monde, et le narrateur, à certains moments, fait mention d'*eux*. Comme le mentionne Reed, *eux*, ce sont tantôt les femmes, tantôt les hommes, tantôt les vieux, tantôt les jeunes, etc., donc autant de groupes de personnages dont le narrateur désire se séparer momentanément pour mieux établir sa voix et son opinion, pour mieux se réclamer de sa légitimité de narrateur.

En prenant l'affirmation de Reed au pied de la lettre, d'autres que nous pourraient tenter de définir le narrateur avec une exactitude scientifique : si ce narrateur mentionne tous ces groupes dont il ne fait sans doute pas partie, alors c'est qu'il ne peut être ni vieux, ni jeune, ni homme ni femme, ni prêtre, ni médecin, et ainsi de suite. Une telle approche ne manquerait pas de spiritualité et de drôlerie, en effet, mais la spiritualité n'est pas notre but, et nous comprenons que lorsque le *nous* mentionne les hommes ou les femmes, ce dont il veut en fait parler, ce sont des *autres* hommes ou des *autres* femmes. Le fait que le narrateur mentionne un autre personnage n'exclut pas automatiquement la possibilité qu'il joue un jeu, qu'il rapporte volontairement ses propres paroles sans perdre son statut de narrateur *nous*. Tout de même, comment accepter de fraterniser avec un narrateur dont l'identité est aussi floue? Il ne s'agit pas ici d'un narrateur omniscient, qui a tous les droits et que le lecteur accepte d'emblée,

²² *Id.*

même s'il ne s'identifie jamais ; nous avons affaire à un narrateur homodiégétique, sans savoir la place qu'il occupe dans la diégèse. En ce qui a trait à la question de la crédibilité du narrateur, Joseph W. Reed pousse son analyse encore un peu plus loin :

If we elect to join the narrator even though other opinions are open to us, we are free to do so in the way that the man called up from an audience is free to choose any one of a number of cards from the hand of a magician. Faulkner directs the choice. We join the narrator not just because of the automatic alliance of the first person (all those appealing *wes*) and not just because of our desire for fear, but because he makes sense, because he is tough-minded, because his imagination and expectation seem more objective than the other options offered us²³.

Comme Reed l'expliquait auparavant, une multitude de points de vue venant d'autres groupes de personnages sont fournis au lecteur tout au long du texte, mais s'il choisit de se ranger aux côtés de ce narrateur indéfini, c'est grâce à sa logique convaincante ; d'ailleurs, n'est-ce pas ce même narrateur qui, pour expliquer l'épisode de l'odeur pestilentielle, rapporte l'idée que « c'est sans doute tout simplement un serpent ou un rat que son nègre aura tué dans la cour²⁴ »? Et bien sûr, un lecteur docile pourra croire aisément que ce n'était rien d'autre qu'un serpent, puisque ce narrateur possède un pragmatisme qui rend la justification tout à fait cohérente et sensée, malgré le vague climat d'horreur qui règne dans le récit.

Néanmoins, cette narration, qui semble naturelle au premier abord – sans doute pourrions-nous féliciter ici le talent de William Faulkner –, présente son lot de problèmes, comme l'indique avec justesse Thomas Klein :

But what do we make of those moments when the narrator purports to speak for the town, but logic tells us that he or she cannot be doing so? For, whereas it is easy to imagine someone reporting a group consensus such as “[a]t first we were glad that Miss Emily would have an interest” (174) or “we believed that she was fallen” (175), it is harder to imagine when we read, “We had long thought of them as a tableau” (172). Can a group of people think of something “as a tableau”²⁵?

En effet, que faire de ces étranges moments? Comment un groupe de plusieurs villageois peut-il *penser* à quelque chose? Eh bien, il ne le peut logiquement pas, tout

²³ *Ibid.*, p. 15.

²⁴ William Faulkner, *Op.cit.*, p. 19.

²⁵ Thomas Klein, *The Ghostly Voice of Gossip in Faulkner's A Rose for Emily*, *The Explicator*, Volume 65, Issue 4, 2007, p. 230.

simplement. Mais une narration, aussi problématique soit-elle, ne peut pas vraiment avoir tort, n'est-ce pas? Nous n'oserions jamais – et d'ailleurs, nous n'en verrions pas la pertinence – avancer la plus petite des critiques envers William Faulkner pour cette impossibilité narrative, car tout ceci a beau relever de la pure fantaisie, il reste que quiconque s'attelle à la création d'un texte littéraire narré au *nous* doit avoir pleinement conscience de s'attaquer à une narration qui s'avérera forcément problématique, et il reste que cette narration problématique a un dessein.

3.4 *Nous*, ce n'est pas *elle*.

Comme nous l'affirmions bien plus tôt, Miss Emily pourrait être vue comme une sorte de paria. On ne semble pas lui parler beaucoup, on l'observe, on colporte des histoires à son sujet, on se réjouit même un peu de certains de ses malheurs. Si un peu de bonté traverse parfois le cœur des habitants de Jefferson, elle ne se traduit pas par des attentions ou des marques de sympathie envers Emily, mais plutôt par un sentiment de pitié, l'impression d'assister à un spectacle pathétique, mais tout de même divertissant, et au fond, assez satisfaisant.

Dans cette optique, la narration de la nouvelle, homodiégétique et menée à la première personne du pluriel, constitue peut-être l'arme la plus puissante d'*Une rose pour Emily* contre son propre personnage principal, Emily Grierson. Puisque Miss Emily est souvent privée de rapports normaux avec les villageois de Jefferson – par sa faute ou pas – dans la diégèse, pourquoi devrait-il en être autrement en ce qui concerne la narration? La dernière des Grierson fait parler d'elle par tout le village. Soit. Elle fera parler d'elle. La narration au *nous* représente alors le choix le plus intelligent et le plus cohérent de Faulkner, lorsqu'on considère le type d'intrigue qu'il veut créer, car *nous*, ce n'est pas *elle*. S'il est un seul personnage dont nous pouvons croire avec facilité qu'il n'est pas le narrateur de cette nouvelle, c'est bien Miss Emily elle-même. Ce *nous* pourrait dissimuler une femme, un homme, un vieux, un jeune, un médecin, une fleuriste ou un boulanger, mais il exclut sans cesse et à répétition le seul personnage qui ne doit en théorie pas narrer : Emily.

Au sujet de la narration au *nous* et de ses effets sur le récit, Amit Marcus avance une théorie émise par Brian Richardson : « In a recent book, Brian Richardson argues that “we” narration is as effective in portraying one group’s inability to comprehend another as it is in forging understanding between disparate individuals. It may either bridge or ossify difference”²⁶. » La fonction de ce narrateur étrange peut donc être double : le *nous* peut accentuer l’esprit de cohésion d’une communauté ou encore élargir un fossé entre deux groupes ou entre un groupe et un individu. À cela, Marcus ajoute :

In principle, the authoritative “we” fictional narrative obliterates the individual, which is conceived as unimportant in itself : the “I” should be subsumed under the “we” without residue; that is, uniqueness and alterity are either denied or refuted, unless their goal is to reinforce the cohesiveness of the group. The “we” group and “others” are considered to be hierarchical binary oppositions, in which the absolutely negative qualities of “others” are an inverted mirror image of the immaculate “we”²⁷.

Cette explication va encore plus loin : non contente de former une cellule fermée et exclusive de personnages, la narration au *nous* nie au *je* son importance, son unicité et jusqu’à son droit d’exister, à moins que ce soit dans le but d’appuyer le *nous*, de confirmer son existence et de la renforcer. Marcus nous présente donc le *nous* comme un narrateur capricieux, presque tyrannique ; de ce point de vue, le narrateur *nous* s’oppose aux autres, c’est-à-dire aux personnages extérieurs à son groupe, de façon hiérarchique, et l’on pourrait facilement lui prêter les tristes paroles « Si vous n’êtes pas avec nous, vous êtes contre nous. » Un brin agressif, donc, le *nous* ? Dans *Une rose pour Emily*, de telles caractéristiques ne peuvent être attribuées au narrateur qui, malgré ses défauts – il s’agit après tout, jusqu’à preuve du contraire, d’un simple humain –, ne semble jamais agir dans le but consciemment mesquin de dépouiller Emily Grierson de sa légitimité ou de son droit d’exister.

Néanmoins, il est raisonnable de prêter au narrateur l’intention d’exclure Emily d’une certaine communauté au sein de laquelle il a choisi, par la parole qu’il a prise, de siéger. Comme l’écrit Laura Ionela Nicolae, « parfois, ce “nous” se construit en

²⁶ Amit Marcus, *Dialogue and Authoritativeness in « We » Fictional Narratives : A Bakhtinian Approach*, Partial Answers : Journal of Literature and the History of Ideas, Volume 6, Number 1, January 2008, p. 136.

²⁷ *Ibid.*, p. 139.

opposition et précisément pour exprimer la non-appartenance d'un intrus [...] à ce noyau communautaire²⁸. » Dans *Une rose pour Emily*, il devient clair, à mesure que s'accumulent les *nous* et les ragots, qu'Emily ne peut pas prendre part au récit de la même façon que les autres villageois. Il lui incombe le rôle ingrat de personnage principal, de point de mire et de fixation de tous les autres, que le narrateur, même s'il les exclut momentanément afin de rapporter leurs propos et leurs opinions, considère clairement comme faisant partie du « groupe ». Le *nous* ne serait-il rien d'autre, dans la nouvelle de Faulkner, qu'une espèce de panier percé du village, le digne représentant d'une clique fermée dont l'activité essentielle consiste à étudier les faits et gestes de Miss Emily?

Pour Thomas Klein, il n'en est rien. Selon lui, *Une rose pour Emily* est avant tout une histoire de fantôme, au sens figuré plus qu'au sens propre. Il décrit le sentiment que peut connaître le lecteur qui parcourt les pages du texte de Faulkner avec précision et humour, et non sans un sens effectif de l'horreur, lorsqu'il écrit :

It is as if all points of view were being given over to this creeping “we,” hedging Emily’s story round with susurrating voices. The reader may well shudder on reading this line : “The day after his death all the ladies prepared to call at the house and offer condolence and aid, as is our custom” [...] Faulkner described “A Rose for Emily” as “a ghost story” (Gwynn and Blotner 26). So who is the ghost? Assuming Faulkner was not just using a generic classification, there are several candidates : obviously Miss Emily, “the carven torso of an idol in a niche” (180) ; the disappeared Homer Barron ; the wraithlike Tobe. But the voice of the town is the most ghostlike : pervasive, shape-shifting, haunting. No wonder Miss Emily stayed indoors²⁹.

Ce *nous* qui susurre à l'oreille du lecteur, qui hante le village de Jefferson, participerait donc de la « fantômisat[i]on » de la nouvelle. Certes, le récit peut déjà, grâce à son intrigue tordue bien qu'apparemment simple et à son dénouement effroyable, aspirer au titre de nouvelle fantômatique, comme l'écrit Klein. Cependant, nous croyons que ce narrateur *nous* accomplit davantage ; il contribue sans aucun doute à faire monter la tension et à installer un certain climat de terreur dans le texte, nous en convenons. Mais ramener l'effet qu'il produit au seul paramètre de l'intrigue nous semble un peu trop réducteur, et nous pensons qu'une théorie sur les enjeux et les effets du *nous* ne saurait être complète sans évoquer sa tendance à exclure, à ostraciser. La toute fin de la

²⁸ Laura Ionela Nicolău, *Op.cit.*, p. 355.

²⁹ Thomas Klein, *Op.cit.*, p. 231.

nouvelle de Faulkner réunit d'ailleurs fort bien ces deux aspects, que Joseph W. Reed Jr. décrit dans toute leur intensité :

The alienation of *them* by *us* is completed by our final guilt at the end of the story. We get into the house – as “most of the women” were dying to do at the beginning. As caretakers of a kind of public probity, of the tradition, duty care, and hereditary obligation of Miss Emily and all she stands for, we seek out that “one room in that region above stairs... which would have to be forced” (*SS*, p. 129) and so complete is our cooperation, so headlong our relish for the horror beyond, that we not only force it without once questioning *why* it must be forced, but we participate in the violence which forces it – we literally break down the door. [...] We see the man himself³⁰.

Voilà qui dit tout. Le *nous* témoigne de l'horreur qu'il a tant voulue, qu'il a tant cherchée, qu'il a tant voulu raconter. Il participe à la découverte du cadavre, s'en horrifie, bien sûr, et conclut la nouvelle de la seule façon dont elle pouvait se conclure : en communauté. *Nous* sommes entrés, *nous* avons vu, *nous* l'avons vu, *lui*.

Il faut donc considérer l'essence même du pronom *nous*, ce qui en fait sa particularité, pour voir s'esquisser le début d'une réponse à notre grande question. La particularité de ce pronom et, par le fait même, de ce narrateur, repose selon nous dans ce qu'il est *je*, *tu*, *il*, *vous* et *ils*. Que ce soit dans *Une rose pour Emily* ou ailleurs, le narrateur au *nous*, s'il existe, puise forcément son caractère unique et étrange et sa voix singulière dans le fait qu'il cherche avant tout à *représenter*.

³⁰ Joseph W. Reed, *Op.cit.*, p. 18.

4. Conclusion

4.1 Le *nous* : comment, pourquoi?

Après ce bref tour d'horizon de la construction et des effets du narrateur *nous* dans *Une rose pour Emily*, nous sommes à même d'avancer ce que nous croyons être à tout le moins une piste de réflexion, à défaut d'une véritable réponse à nos grandes questions – Comment écrire au *nous*? Pourquoi écrire au *nous*? À ce sujet, nous nous devons de revenir à la réflexion que proposait Ruth Amossy en indiquant que « la production d'un ethos de groupe par l'expansion du “ je ” au “ nous ” est d'autant plus délicate, que l'image collective n'exclut pas la présentation de soi individuelle. Un équilibre changeant et toujours à renégocier s'établit entre la présentation de la collectivité et celle de la personne singulière³¹ ». Il s'agit là, sans doute, du paramètre le plus important à considérer par rapport à une narration faite au *nous*.

Dans la création d'une œuvre de fiction, il semble souvent que les écrivains appuient, de façon plus ou moins consciente, certains aspects de leur texte qui leur tiennent à cœur. On dira de celui-ci que ses personnages sont plus vrais que nature, de celui-là, que ses représentations des réalités sociales sont remarquables, et d'un autre, que ses jeux narratifs sont toujours riches et complexes. Il nous semble, et c'est là un sentiment strictement personnel, que c'est pourtant de la narration que tout part, que tout peut commencer. Le narrateur porte souvent plusieurs chapeaux et détermine habituellement en grande partie le ton d'un texte de fiction. Dans un roman ou une nouvelle à la narration autodiégétique, à tout le moins, le narrateur doit à la fois *vivre* et *raconter* l'intrigue. Si ces deux actions semblent souvent se fondre en une seule – le narrateur voit un chien, donc il raconte qu'il voit un chien, rien de plus simple – elles sont parfois beaucoup plus problématiques.

Ainsi, comme l'affirme Amossy, dans le cas d'un texte narré au *nous*, le pauvre diable doit *vivre* et *raconter*, mais ce n'est pas tout : son rôle de narrateur se subdivise, puisqu'il doit essayer d'intégrer ce qu'il perçoit être le point de vue de personnages autres que lui à son propre point de vue. Le *je* travaille au sein du *nous*, il ne se

³¹ Ruth Amossy, *Op.cit.*, p. 157.

dissimule pas derrière. Dans *Une rose pour Emily*, ce procédé est apparent plus d'une fois : le narrateur rapporte les opinions de plusieurs autres personnages, ce qui porte naturellement à croire qu'il possède les siennes et que, malgré ce *nous* qui lui garantit un certain anonymat, il les communique au lecteur. Par conséquent, la construction identitaire du *je* s'effectue bel et bien dans cette narration, puisqu'en approuvant ou en se distanciant des paroles ou des gestes d'autres personnages de même qu'en posant un regard plus ou moins opiniâtre sur les péripéties de la nouvelle, le *nous* trahit ce *je* qui, finalement, ne peut jamais disparaître.

Le consensus parfait n'existe pas, et c'est là que le bât blesse, pour un narrateur *nous* qui désirerait faire croire à sa supercherie jusqu'au bout : le *nous* ne peut pas penser, ressentir, réfléchir, imaginer. Le *nous* ne peut que prétendre à ces actions, il ne peut que représenter ce qu'il croit – à tort ou à raison – être la vérité unanime. Mais au fond, la vérité qu'il énonce, elle n'est que sienne ; elle n'appartient qu'au *je*. Gérard Genette serait content.

Alors pourquoi narrer au *nous*? Si, de toute façon, on sait bien qu'on devra frayer avec le *je* en plus d'essayer de maîtriser les ramifications d'une narration aussi problématique, pourquoi le faire? Sans doute parce que le *nous* porte en lui une ambiguïté fascinante à bien des égards. Comme toutes les narrations problématiques, celle-ci laisse le lecteur assailli de questions, lorsqu'il dépose son livre. La nature très complexe du *nous*, attribuable sans aucun doute au fait qu'il n'est théoriquement pas une seule personne, lui permet de multiplier les enjeux d'un texte.

Dans *Une rose pour Emily*, certes, la particularité la plus aisément remarquable tient probablement au caractère fantômatique de l'histoire, comme le soulignait Thomas Klein. Une étrange femme fait parler d'elle par tout un village, on suit ses faits et gestes, on les dissèque, d'une certaine manière, et voilà qu'à sa mort, le plus grand des scandales – et la plus glauque des horreurs – laisse autour de sa tombe une aura de légende encore plus vibrante qu'on aurait osé l'imaginer de son vivant. Il y a là, déjà, de quoi s'emballer, en tant que lecteur.

Mais si l'on s'attarde un peu à la façon dont on nous raconte, et non seulement à ce qu'on nous raconte, on ne peut que découvrir une réalité et une vérité qui vont même

au-delà de l'excitation et de l'émotion provoquées par l'imaginaire et le langage truculents de William Faulkner. Combinée à l'intrigue captivante qui nous est présentée, cette narration accentue l'effet des montées et des chutes dramatiques, puisque, peut-être sans s'en rendre compte, le lecteur nage dans des eaux deux fois plus troubles qu'il le croit : le narrateur, qui se plaît à décrire en long et en large l'étrangeté de Miss Emily, est tout aussi étrange qu'elle. Pire, il est incertain, inconnu, mystérieux. Voilà ce que Thomas Klein affirme de façon théâtrale lorsqu'il parle de ce narrateur qui susurre, qui hante. Le narrateur laisse en suspens, à la fin de la nouvelle, ce qui reste peut-être la plus grande question du texte de Faulkner : qui sommes-nous?

4.2 Le chasseur et le narrateur inconnus

Loin de nous l'idée de procéder ici à une analyse de notre propre roman comme celle que nous avons faite de la nouvelle de Faulkner – notre œuvre ne nous est pas encore montée à la tête. Nous croyons simplement que ce processus, car c'en est un, ne saurait être complet sans qu'un retour soit effectué ; un retour sur notre propre création et sa place au sein d'une réflexion plus large sur la narration.

Les narrateurs du *Chasseur inconnu* sont aussi inconnus que le chasseur qui les préoccupe. Si quelques passages du roman peuvent laisser croire que le *nous* représenterait en fait une petite bande de quatre individus, jamais ils ne sont clairement recensés. Quant au *on*, qui est aussi un narrateur *nous* malgré le pronom qui l'identifie, on ne sait rien de lui. Ce sont donc des mystères, deux grandes questions qui vivent et évoluent à l'intérieur d'un texte de fiction, un peu comme le narrateur d'*Une rose pour Emily*. Si nous avons jusqu'ici tenté de générer des idées et des pistes de réflexion sur la narration au *nous* dans la nouvelle de Faulkner, nous nous pencherons maintenant sur nos motivations et constatations personnelles à ce sujet.

Elles sont en voie de devenir des clichés, mais les deux questions que nous avons soulevées dans cette étude valent la peine qu'on les repose : Comment écrire au *nous*? Pourquoi écrire au *nous*? Ces questions nous ont bien servi dans l'élaboration de cette étude, mais étrangement, nous pensons qu'elles ne viendraient sans doute à l'esprit d'aucun créateur qui se prépare à commencer l'écriture d'un texte, puisque nous ne

croyons pas que l'écrivain puisse écrire uniquement à partir d'un concept. Expliquons-nous : certes, de nombreux concepts et de nombreuses théories proposent des chemins et des mondes riches et fascinants à arpenter. Plusieurs écrivains ont exploré ces univers et continueront de le faire, que ce soit grâce à des contraintes d'écritures ou en s'inspirant de textes théoriques. Mais nous nous imaginons mal un créateur dont la seule motivation d'écriture serait conceptuelle. Une nouvelle, un roman ou un autre texte littéraire aura beau présenter une narration audacieuse ou un récit à la structure complexe, il nous semble peu probable que son créateur se soit d'abord dit, en s'asseyant à sa table : « Ce concept sera la motivation première de ma création. C'est à partir de lui que je désire inventer une intrigue, des personnages, bref, un récit dont je ne sais encore rien. » À notre avis, la création la plus susceptible d'arriver à terme reste celle qui garde une part, même petite, d'intuition pure. Un personnage, une voix, une situation, ou même simplement une image nous paraissent constituer les moteurs les plus efficaces à la création littéraire. Ensuite, et peut-être même immédiatement ensuite, peuvent entrer en jeu le rationnel, le théorique, le conceptuel. Nous trouvons logique de croire – peut-être naïvement – que ce personnage, cette voix, cette situation ou cette image puissent causer à eux seuls le déclic qui démarrera le complexe processus de la création. Une fois ce processus enclenché, des dizaines de facteurs y participent : nos lectures antérieures, nos expériences personnelles, nos études, nos connaissances théoriques, etc. Tous ces paramètres déterminent, de façon générale ou dans les détails, le texte qu'on produira, et c'est à ce moment que les idées théoriques et les concepts plus abstraits et théoriques peuvent se greffer à la création. Il en va ainsi, à tout le moins, pour nous.

Tout cela doit sembler bien mécanique, mais il reste que nous y croyons, puisqu'il s'agit là de notre expérience d'écriture. *Le chasseur inconnu* n'est donc pas né, comme vous l'aurez deviné, d'un *concept*. Il est né d'une voix narrative qui s'est laissée entendre, par un monotone soir d'hiver. Nous ne prétendons pas que la création vient de l'inspiration divine ou d'une source miraculeuse dont bénéficient ceux que la nature a dotés d'un esprit créatif, d'ailleurs, nous ne prétendons rien du tout : nous ne savons pas. Pour que la voix d'un narrateur s'impose, comme ça, sans raison, à un moment précis dans une vie, il se passe forcément quelque chose. Mais quoi? Cela, nous ne saurions le préciser. La somme de tout ce que nous sommes et l'activité incessante du cerveau humain font probablement se réunir les conditions nécessaires à la création d'un

texte. Mais nous nous égarons. N'empêche, nous savons que l'idée d'une narration au *nous* n'est pas tombée du ciel sur notre page blanche ; c'est tout simplement cette voix qui s'est imposée. La compréhension de son étrangeté n'est arrivée que bien plus tard, puisque, pour nous, *Le chasseur inconnu* était un roman narré au *nous* pour la simple et bonne raison que c'était un roman narré au *nous*.

Cette prise de conscience par rapport au fait que nous avons créé un récit à la narration problématique nous a néanmoins forcé à reconsidérer le texte et à réfléchir différemment à ce qui en adviendrait. Nous n'en étions alors sans doute encore qu'à la rédaction des premières pages du roman, mais nous nous questionnions. Devions-nous laisser la voix narrative telle que nous l'avions « entendue » se déployer sans tenter de la canaliser? Ou devions-nous plutôt « manipuler » cette narration, la guider dans une direction ou une autre en essayant de mener le concept le plus loin possible, le plus intelligemment possible? Le problème est plus épineux qu'il n'y paraît.

En somme, nous croyons avoir maintenu un certain équilibre entre l'intuition et le concept. Qui a dit qu'ils devaient s'opposer, par ailleurs? Conscient de l'étrangeté de notre narration, nous avons réfléchi tout particulièrement à la structure du récit et à ses péripéties. Les deux narrations réparties dans les chapitres pairs et impairs devaient, d'une certaine manière, se faire écho et mettre l'accent sur l'ambiguïté et le mystère des narrateurs. La narration en temps réel, c'est-à-dire menée au moment où se déroule l'action, et toujours dans le même lieu, devait aussi appuyer les contraintes et les particularités du récit, de même qu'épaissir le mystère l'entourant : le *nous* ne pouvait pas quitter l'église, mais pourquoi? Qu'en serait-il advenu?

Voilà ; en conclusion, *Le chasseur inconnu* est le fruit d'une intuition, mariée plus tard à un concept que nous avons cru bon d'exploiter au meilleur de nos capacités. Nous n'avons découvert qu'au terme – ou presque – de notre création la nouvelle de William Faulkner *Une rose pour Emily*, dont les enjeux narratifs, mais aussi l'intrigue nous interpellaient tout spécialement, pour des raisons maintenant évidentes. Cette étude nous aura permis de prendre conscience encore un peu plus de tout ce qu'implique le processus de création, de toutes les connaissances et de toutes les idées qu'il génère, et des possibilités qu'il crée. Par-dessus tout, cette étude nous aura prouvé sans aucun doute qu'il n'existe pas, du moins dans notre esprit, de grande dichotomie entre

intuition créatrice et réflexion théorique. Ces deux aspects nous semblent naturellement liés et parfois presque indissociables.

Maintenant, si vous le permettez, nous laissons ici ce *nous*, et redevenons *je*.

Bibliographie

Texte à l'étude

FAULKNER, William, « Une rose pour Emily », dans *Une rose pour Emily et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, 2002, 129 p.

(Traduit de l'anglais par M.-E. Coindreau, R.-N. Raimbault et Ch.-P. Vorce)

Autres textes de fiction

HÉBERT, Anne, *Les Fous de Bassan*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 249 p.

RAMUZ, Charles-Ferdinand, *La Grande Peur dans la montagne*, Grasset, 2007, 185 p.

Articles de revues, ouvrages théoriques et monographies

AMOSSY, Ruth, *La présentation de soi – Ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 235 p.

BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Éléments de sémiologie*, Paris, Éditions Gonthier, 1970, 181 p.

BENVENISTE, Émile, *La communication : extrait de « Problèmes de linguistique générale »*, Paris, Gallimard, 2009, 147 p.

DENTAN, Michel, *C. F. Ramuz, L'espace de la création*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1974, 145 p.

DUCROT, Oswald, *et. al., Les mots du discours*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, 241 p.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 281 p.

GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 108 p.

HAGGIS, D.R., *C.-F. Ramuz, ouvrier du langage*, Paris, Minard, 1968, 156 p.

KLEIN, Thomas, *The Ghostly Voice of Gossip in Faulkner's A Rose for Emily*, *The Explicator*, Volume 65, Issue 4, 2007, p. 229-232.

L. VOLPE, Edmond, *A Reader's Guide to William Faulkner : The Short Stories*, Syracuse, Syracuse University Press, 2004, 315 p.

LINTVELT, Jaap, *Essai de typologie narrative : le « point de vue »*, Paris, Librairie José Corti, 1989, 315 p.

MARCUS, Amit, *Dialogue and Authoritativeness in « We » Fictional Narratives : A Bakhtinian Approach*, *Partial Answers : Journal of Literature and the History of Ideas*, Volume 6, Number 1, January 2008, p. 135-161.

NICULÆ, Laura Ionela, « Le narrateur travesti : la narration homodiégétique et ses manifestations grammaticales », thèse de doctorat en littérature française, Québec, Université Laval, 2006, 430 p.

PIER, John Holmes, « L'instance narrative du récit à la première personne », thèse de doctorat en littérature comparée, New York, New York University, 1983, 424 p.

PRIOULT, Christiane, *William Faulkner et Albert Camus, une rencontre : une communauté spirituelle*, Paris, L'Harmattan, 2006, 264 p.

RICHARDSON, Brian, *Unnatural Voices : Extreme Narration in Modern and Contemporary Fiction*, Columbus, The Ohio State University Press, 2006, 166 p.

ROUSSET, Jean, *Narcisse romancier : essai sur la première personne dans le roman*, Paris, Librairie José Corti, 1973, 157 p.

SHYROCK, Richard, *Discourse and polyphony in La Peste*, *Symposium*, Volume 44, Issue 1, Spring 1990, p. 58-66.

W. REED, JR., Joseph, *Faulkner's Narrative*, New Haven, Yale University Press, 1973, 303 p.